

## Texte de Mélanie A. /Attribution du prix de « La Comédie humaine »



FRAD037\_10Fi132\_0208 - Détail carte postale, Loches, Hôtel de France.

Après une soirée relativement calme à l'Hôtel de France, la cloche de la réception ne cesse de sonner depuis ce matin et Madame Brunaud court dans tous les sens. Les lève-tôt ont déjà pris leur petit-déjeuner, il faut dresser les tables pour le service du midi et aujourd'hui, un événement attend la famille Brunaud qui a rendez-vous avec un photographe.

L'idée vient de Pierre Brunaud, le patron de l'hôtel. Le daguerréotypiste était de passage en ville et s'est arrêté à l'Hôtel de France. Pierre est friand d'inventions nouvelles. Le daguerréotypiste lui a expliqué en détail le procédé photographique, montré des images prises lors de ses voyages et lui a proposé de poser pour un portrait de famille.

Il paraît que monsieur Balzac aurait lui-même expérimenté cette nouvelle invention avec un portrait réaliste. La curiosité l'emporta et la famille va se faire « daguerréotyper ».

Marie aurait préféré un tableau pour l'accrocher dans les couloirs de l'hôtel. Une photographie, quelle idée ! Certains disent que les visages sont déformés et que la pose peut durer plus d'une demi-heure, sans bouger ou sourciller.



Anonyme ; - Daguerrotype. Portrait d'enfant (234J22)

La veille, le daguerréotypiste a passionné les foules en racontant l'invention de Louis Daguerre et celle de Niepce Nicéphore. D'habitude, notre daguerréotypiste installe son matériel au milieu des champs pour photographier des paysages mais aujourd'hui son studio sera la salle à manger de l'hôtel.

On pousse les tables et presse les derniers clients vers le petit salon. Le daguerréotypiste ouvre ses lourdes caisses, installe l'appareil, montre les grandes plaques photographiques et les flacons en tout genre...

La patronne met en alerte son personnel. Il faut trouver un fond de couleur pour apporter de la lumière à la photographie. Les rideaux des chambres sont trop sombres, les nappes colorées déjà dressées sur les tables. Finalement, ce sera une chute de tissu.

« Marie, tu veux vraiment ce tissu ? C'est le fond de ta robe ? C'est ce qu'on l'appelle se fondre dans le décor ! » lui rétorque monsieur Brunaud.

La famille se prépare pour cette grande aventure. La « petite » fait des siennes pour s'habiller et se coiffer. Tant pis, elle aura triste mine sur le tableau de famille si elle reste capricieuse. Pierre, le fils de la famille, court autour du daguerréotypiste, curieux et impatient, en faisant claquer ses bottines à boutons sur le parquet. Les clients s'interrogent sur ce remue-ménage.

Le patron rappelle ses troupes à l'ordre. Le travail dominical est interdit même pour un daguerréotypiste, il ne faudrait pas que cela vienne perturber la clientèle et piquer leur curiosité !

Un fauteuil est installé au milieu de la pièce, on tend les rideaux et la famille s'installe. Le personnel s'est rassemblé pour observer la scène.

Monsieur le Daguerréotypiste demande le silence le temps de procéder à la photographie. La petite Marie est assise sur les genoux de sa mère, le jeune garçon pose fièrement dans son bel habit, une main sur la jambe du paternel. Madame porte sa coiffe traditionnelle et esquisse un petit sourire et monsieur Brunaud bombe le torse, fier dans sa redingote quoiqu'un peu serré !

Ce portrait, ce sera l'image de l'Hôtel de France, une fierté pour la famille.



FRAD037\_13Fi0570

On prend la pose... Les sourires se sont figés le temps de la photographie, il faut dire que monsieur le Daguerrotypiste leur a fait tenir la pose plusieurs minutes pour fixer l'image.

Pour découvrir le portrait de famille, il faudra attendre sa prochaine visite. On pourra alors encadrer la photographie de la famille et la montrer fièrement aux voyageurs de l'hôtel en souvenir du premier daguerrotype pris à Loches, ce dimanche 14 septembre 1845.

La séance est terminée. Monsieur Brnaud remet son personnel au travail et les clients du jour commencent à arriver à l'Hôtel de France.

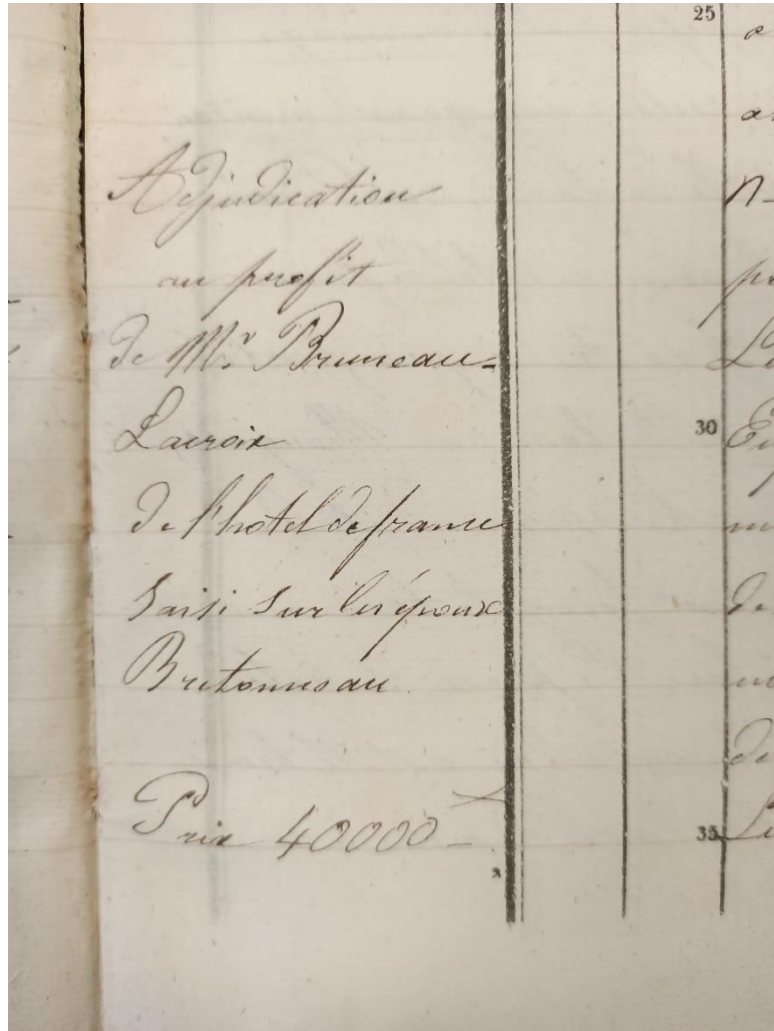
M'dame Julie

Contrairement à son habitude, Julie décida de se lever. Elle en avait assez de rester dans son lit à attendre que Françoise lui apporte son eau. Son dos en avait assez de rester allongé et sa jambe était engourdie. Elle pensa à sa mère, La Marie, qui lui aurait sûrement dit : « Va't prier Saint Martin. » Ce brave Saint lui donnerait certes une meilleure circulation sanguine mais ne l'aiderait pas dans ses corvées. Elle alluma sa lampe à huile, mit ses souliers, passa son châle fleuri et descendit. Elle arriva discrètement dans la cuisine et soupira, Constant et Françoise étaient encore en train de se chamailler. La jeune fille de dix-sept ans était arrivée au service des Brnaud, un an auparavant, à la suite de sa sœur, partie pour se marier. Constant n'avait même pas seize ans et était employé à l'hôtel depuis à peine un mois. Il connaissait bien Françoise car ils étaient cousins et pouvaient donc se permettre des familiarités.

Constant était en train de ranger du bois en sifflotant. « Arrate, j'a mal à la tête ! » Lui dit la petite qui attendait devant la marmite d'eau. Constant se mit à siffloter plus fort. « Arrate, j'te dis ! » Lui cria-t-elle. Mais en vain. Elle se mit à l'insulter : « Quiâtre ! \_ Z'idiotte ! » répliqua-t-il.

« Arrêtez de bavasser ! les interrompit Julie. Françoise sursauta et baissa la tête de honte. « L'eau est prête ? » demanda la patronne. « Bentôt, M'dame » répondit-elle en relevant la tête et fut surprise en voyant Julie dans ses habits de nuit, le bonnet blanc bien enfoncé sur la tête, un bras bien serré autour du châle et l'autre tenant la lampe. Julie ne descendait jamais sans s'être apprêtée, elle se devait toujours d'être présentable devant son personnel et les clients de son établissement. Son mari, Pierre Auguste, aimait à lui répéter : « Nous tenons un établissement respectable et nous nous devons d'agir comme il se doit. » Ce matin, Julie n'avait pas suivi cette directive, sa nuit avait été agitée. Elle était préoccupée par sa journée, on fêtait la Sainte-Croix à Loches et l'hôtel était complet en ce dimanche. De plus, il comptait parmi leurs hôtes des gens importants. Le capitaine Jean Briac Geoffroy, cousin du procureur du roi avec son épouse, la comtesse de La Perrière. « Ma chère, la visite de nos hôtes est capitale. Il en va de notre pérennité dans cette ville. Vous savez que mes relations avec Monsieur Archambault ne sont pas des plus aisées depuis que nous sommes arrivés.

Je crois que Monsieur le Maire n'a toujours pas digéré que nous ayons devancé son neveu dans l'acquisition de notre établissement. Il est donc primordial de nous faire bien voir auprès de la famille du procureur. Le Roi n'est-il pas au-dessus de tout ? » lui répétait, Auguste depuis des semaines.



4Q3\_1167 – Acquisition de l'hôtel de France par M. Brunaud

Julie souriait, Auguste n'avait rien d'un royaliste. Sa famille idolâtrait Napoléon et il avait été élevé dans ce sens. Sa grand-mère, Jeanne, ne cessait de lui rappeler les exploits de cet homme et était fière de dire que son frère était mort en Afrique pour lui et la grandeur du pays. « Elle doit se retourner dans sa tombe en voyant ce bon à rien de Louis-Philippe. Que fait-il pour la grandeur de la France ? » Aimait-il répéter à ses proches. Julie se lassait de ces conversations d'hommes. Louis-Philippe, elle l'aimait bien mais n'osait le dire à son mari. La veille, elle avait lu l'article sur le départ de la Reine Victoria du château d'Eu. Une cliente lui avait parlé de la visite de la Reine et

discrètement, elle avait ouvert *le Journal d'Indre-et-Loire*. L'énumération des noms lui donnait des frissons, elle imaginait tout ce beau monde, surtout les dames dans leurs belles robes. Julie avait rarement l'occasion d'en voir en vrai. Pour elle, dans le Lochois, les dames étaient sûrement moins élégantes que les dames de la cour. Un soir, l'une de ces dames de passage, était descendue dans une robe de soie rayée vert émeraude. Julie qui se trouvait dans l'entrée la regarda descendre avec une admiration qui ne lui fit pas voir que l'envergure des jupons ne passait pas très bien dans l'escalier et que les petites gens se donnaient du mal pour les faire passer sans les froisser. Françoise qui se trouvait à ses côtés dit d'un ton moqueur : « C'min qu'a s'affistole ! » Julie gênée par sa domestique, la somma de partir en cuisine. Elle se mit à rougir et espéra que la cliente n'ait pas entendu car cela aurait été du plus mauvais goût et Auguste le lui aurait reproché.

« Françoise est-ce que mon eau est prête ? » redemanda Julie agacée. « 'Core un peu et j'arrive, M'dame. » Elle acquiesça et repartit dans sa chambre. Françoise et Constant se mirent à rire.

L'hôtesse posa la lampe sur sa coiffeuse et s'assied. Elle enleva son bonnet et se regarda dans le miroir, elle se trouva extrêmement pâle ce qui l'inquiéta. Son mari s'était mis en tête que ce dimanche après-midi, ils se feraient faire leur portrait. Elle ne se souvenait plus du nom, ni par quel procédé cela arriverait mais son mari se montrait enthousiaste « Vous verrez ma chère, vous n'en reviendrez pas ! Monsieur Langlade m'a montré l'un de ces portraits et j'ai été époustoufflé par le réalisme. Nous nous devons d'en avoir un de notre famille, c'est une somme mais il faut prendre cela comme un investissement. On le montrera à nos accointances et votre frère en le voyant ne saura plus quoi dire. » Julie était exaspérée par l'attitude de son mari vis-à-vis de Pierre Louis, son frère. Les deux hommes étaient tous les deux hôteliers et aimaient faire de la surenchère. « Mon hôtel s'appelle l'hôtel de France. Ce n'est pas rien ! » aimait lui dire Auguste. « Le fait d'être dans le Loir-et-Cher nous fait venir plus de gens de la Cour que par chez vous ! » répondait Louis. « Nous, nous avons des appartements royaux !

- Certes, mais pas d'aussi belles forêts que par chez nous. La chasse est plus vivante que vos vieilles pierres ! »

Dans ce duel entre les deux hommes, Louis gagnait. Son établissement était plus rentable et d'après ses dires, ils se permettaient de ne plus faire les tâches ingrates qui incombent à un hôtelier. Auguste rageait de ses dires car lui et sa femme ne ménageaient pas leurs efforts depuis cinq ans. Tous deux étaient issus de familles de commerçants et avaient choisi de devenir hôteliers. « Un hôtel, qu'a que c'est ? » Questionnèrent leurs proches ne comprenant pas la différence avec une auberge. Très tôt, Auguste, avait vu le potentiel de l'hôtellerie en allant voir un ami à Bourges. Il découvrit la clientèle argentée et un endroit assez classieux. C'était la solution pour faire prospérer l'héritage de ses parents. L'opportunité se trouva à Loches. Son projet paraissait ambitieux pour certains mais il était déterminé. En arrivant dans le Lochois, les habitants ne se montrèrent pas des plus avenants. Il fit preuve de patience pour être adopté et montrer sa valeur. Pour Julie aussi, ce fut compliqué, elle avait quitté sa ville, sa famille et ses habitudes pour arriver dans un lieu où la berrichonne avait parfois du mal à comprendre le parler et inversement. A cet exercice, vint s'ajouter la demande de son mari : « Nous nous devons de parler un français impeccable, nos clients nous en remercieront. » Un français impeccable ? Pour la jeune femme ayant reçu une éducation sommaire, cela ne voulait pas dire grand-chose. Auguste lui fit prendre des cours auprès de la dame Fonteneau, une perceptrice à la retraite. Julie trouva les exercices difficiles et apprit les phrases de bases qui lui serviraient dans son activité, laissant le soin à son mari de tenir de longues conversations avec les clients. Une fois sa toilette faite, Julie enfila une chemise, une robe en indienne en fond gris à carreaux, un fichu de laine noire et un tablier en coton rayé violet, mit ses bas et ses souliers. Elle se coiffa et se fit une jolie raie au milieu avant de mettre son bonnet ruché. Julie était prête à redescendre à la cuisine.

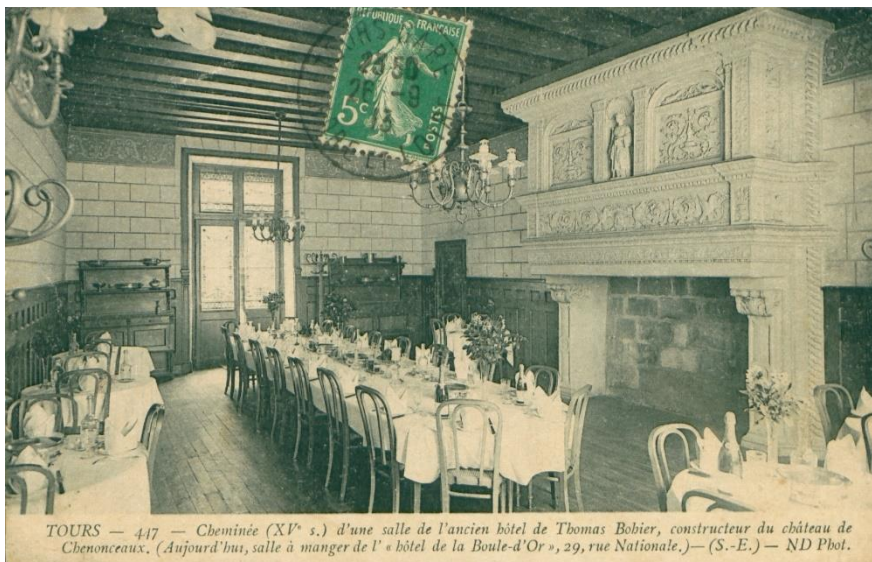
« La drôlière a bahaudé toute la nuit. Anhuite, j'aspère qu'a ira mieux. » dit Françoise à Constant. Julie entendit la conversation et en fut attristée. Sa petite Ernestine était de santé fragile, souvent fébrile et nauséuse. Elle se faisait beaucoup de soucis pour cette enfant qui demandait une attention particulière qu'elle avait beaucoup de mal à lui apporter dans sa vie d'hôtelière. Les journées pour elle et son mari étaient longues. Auguste multipliait les invitations afin de connaître au plus près la bienséance. Il ne ménageait pas non plus ses efforts pour satisfaire la moindre demande de ses hôtes ce qui n'était pas forcément évident dans une petite ville comme Loches.



6NUM/132/006 – Cadastre napoléonien numérisé

Il connaissait maintenant, la ville et tous ses commerçants. Ces derniers l'appréciaient, il était certes un peu trop négociateur à leur goût mais de par sa bonhomie et sa convivialité, chacun arrivait à des fins qui les satisfassent.

Pour alléger leur charge, Auguste arriva un jour avec un inconnu et dit faussement à sa femme : « Votre coq au vin est des plus succulent ma chère mais à Tours nous mangeons des mets plus raffinés.



*TOURS — 447 — Cheminée (XV<sup>e</sup> s.) d'une salle de l'ancien hôtel de Thomas Bobier, constructeur du château de Chenonceaux. (Aujourd'hui, salle à manger de l'« hôtel de la Boule-d'Or », 29, rue Nationale.)— (S.-E.)— ND Pbot.*

FRAD037\_10Fi261\_1868



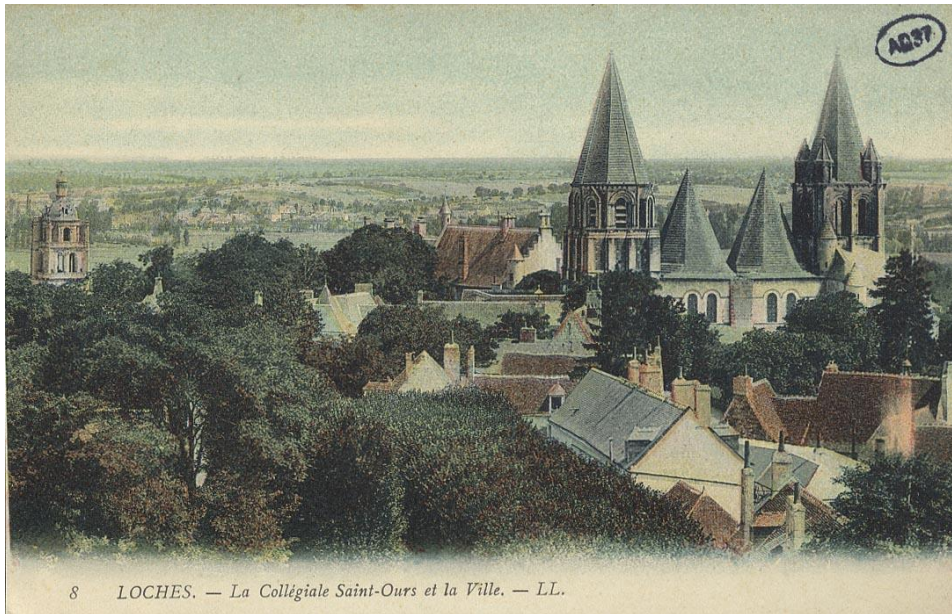
Edouard est ici pour apporter cette touche qui nous manque. » Julie avait été contrariée par l'embauche du cuisinier. Son mari avait raison, les recettes qu'elle proposait n'étaient pas forcément très diversifiées mais elle se connaissait un talent certains pour les préparer et s'épanouissait dans la cuisine. Quand Edouard eut un malheureux accident et que le médecin demanda un repos total, Julie fut ravie de pouvoir reprendre le chemin des fourneaux. Au bout, de deux jours, elle déchantait par la tâche trop lourde.

Elle faisait la cuisine au début de son mariage avant que l'établissement connaisse un essor inattendu. Une cliente éclaira cet intérêt en lui avouant : « Je suis venue à Loches par la lecture d'un livre. Stanislas Bellanger en parlant de votre ville y décrit un site admirable. Je me devais de me déplacer. » Julie fut estomaquée par le fait qu'un livre puisse faire venir du monde. Jamais, elle ne lirait le livre de ce jeune homme mais Julie appréciait ses moments de partage avec les dames qu'elle côtoyait. Grâce à elles, elle apprenait beaucoup et découvrait un monde qui la fascinait. On lui parlait d'opéra, de théâtre, de livres, de peintres mais ces moments de partage n'étaient que de brèves conversations et elle aurait voulu s'asseoir avec ces dames pour en discuter. Mais son mari avait été ferme : « Vous ne devez pas en aucun cas vous asseoir avec nos hôtes. Cela ne se fait pas. » Elle fut déçue et se demandait pourquoi faire autant d'efforts mal perçus par sa famille. Sa sœur lui avait dit lors de sa dernière visite :

« C'min qu'a cause, va't t'appeler M'dame Julie ! » en rajoutant des grimaces imitant ses manières. Le soir, de ces remarques, Julie pleura en se demandant où était sa place.

La hausse d'activité de l'hôtel au lieu de réjouir son mari, l'inquiéta : « Si nous continuons à ce rythme, nous allons nous épuiser. Il serait temps d'employer des gens supplémentaires mais nos finances nous le permettent-elles ? » Julie qui connaissait son mari depuis l'enfance, avait confiance en son sens des affaires et ne se souciait guère des questions financières. Était-ce là le secret du bonheur. Dans la cuisine, Julie s'afférait. Les clients allaient se montrer pressés. En ce dimanche matin, la plupart ne voulaient pas rater la procession de la Sainte-Croix suivie de la messe qui serait plus longue que d'habitude. De par son travail, Julie ne pourrait y assister à son grand regret, elle avait peu l'occasion de sortir de son hôtel. Cet après-midi, elle savait qu'elle irait faire quelque chose que personne de sa famille

n'avait faite et était impatiente de découvrir ce qui allait se passer. Jusqu'à maintenant ce rendez-vous ne lui avait apporté que du tracas. La veuve Porcher, la lingère, qui était dans ses âges et avec qui elle avait sympathisé lui avait dit en portant ses mains au visage : « Qua que c'est ? C'est y ben chrétien ? » En la voyant, Julie se mit à douter. Et si elle avait raison ? Le lendemain, Elle se déplaça à saint-Ours pour s'entretenir avec le curé qui prit le temps de se renseigner avant de lui apporter une réponse. Il finit par la rassurer : « Le portrait ne vous volera pas votre âme. Le Roi a déjà le sien et n'est-il pas le descendant de Dieu ? »



10Fi132\_008 – Carte postale – Vue de la Collégiale Saint-Ours

Par la suite, ce fut sa tenue qui l'inquiéta. Elle aurait voulu avoir des habits neufs pour l'occasion et le jour du marché, elle prit le temps de flâner chez quelques marchands d'étoffes, Loches était bien achalandée. Elle repéra deux ou trois tissus à fleurs. « Une nouvelle robe ? » s'interrogea Auguste. « Non, en revanche, vous devez trouver un beau costume à notre fils. » Elle fut une fois de plus déçue par sa décision mais se rattrapa en faisant venir un tailleur. Le petit Augustin s'était montré très sage pendant les séances d'essayage. Il paraissait un petit homme dans ses habits et son cœur de Maman craquait devant sa beauté. D'une manière générale, les parents étaient fiers de ce bambin. A presque six ans, il savait très bien lire et connaissait de nombreux poèmes. Régulièrement, il en faisait la démonstration devant les clients. Le petit garçon était très heureux des compliments qu'il recevait et parfois, certaines dames lui donnaient des confiseries. Pour sa tenue, Julie se contenterait de sa robe jaune à

carreaux agrémentée d'un fichu et d'un bonnet à dentelles que la veuve Porcher lui avait préparé la veille. Elle se changerait au dernier moment pour ne pas les salir. Son mari mettrait ses habits des grands jours, elle s'était permis de lui acheter une nouvelle cravate de soie et pour la petite rien d'exceptionnel, elle porterait sa robe de tous les jours.

Vers onze heures, Julie vit Constant s'énerver sur de malheureux poireaux. Elle lui demanda : « Que t'arrive-t-il mon grand ?



FRAD037\_10Fi132\_0201 – carte postale – Place du Marché au Blé et la Rue de la République

- Ben, M'dame. A c'theue, je devra être parti pour chez moué. J'suis pas d'icite ! » Julie réalisa qu'il avait demandé d'être en congés pour ce dimanche midi et elle s'en voulut d'avoir oublié. Cela la décontenança un peu mais se reprit et se montra ferme comme son mari lui avait appris. Constant devait finir de l'aider surtout que le moment n'était pas opportun, la mère de famille était en train de lier sa sauce et la petite Ernestine se montrait ronchon. Françoise prit l'initiative de la faire manger. Julie en fut contrariée mais ne trouva pas le courage de la reprendre. Elle termina de préparer le déjeuner puis donna congés à Constant. Elle prit sa fille pour aller la coucher. Elle s'assit sur la chaise près de la couche de l'enfant et la berça, ce qui lui permit de faire une pause. Elle somnolait quand Françoise ouvrit discrètement la porte : « Meusieu, vous attend. » Julie posa sa fille délicatement et descendit précipitamment, c'était déjà

l'heure de se mettre à table. Elle retrouva son mari qu'elle n'avait pas encore vu. Après des échanges sur leur matinée, Auguste dit : « Ma chère, soyez prête avec les enfants pour moins le quart, ne soyons pas en retard ! » Et il sortit de table. Julie soupira, il ne restait plus beaucoup de temps. Elle laissa donc à Françoise le soin d'assumer toute seule les dernières corvées.

Elle prit la main de son fils et monta rassurée. Son fils la questionna : « Qu'allons-nous faire ? » Julie fut bien embêtée, son mari ne lui avait pas donné plus de précisions. Elle savait qu'ils allaient s'asseoir mais après ? « Est-ce que cela fait mal ? » continuait-il. Julie sourit pour le rassurer et dit : « Ton père et toi en discuterez en chemin. » Elle essaya de cacher son ignorance et sa peur, il lui avait mis le doute. Elle se concentra sur autre chose en l'habillant et en le coiffant. Elle lui donna un livre et alla se préparer. Une fois ses habits mis, elle se pinça les joues pour leurs redonner de la couleur. Elle entendit la demie sonnait et alla réveiller sa fille pour la coiffer. Quand elle redescendit, son mari les attendait. Julie avait descendu son châle noir à fleurs pour couvrir ses épaules et une couverture pour emmitoufler sa fille, le temps était un peu venteux en ce mois de septembre. Les cloches sonnèrent les trois quarts, il était temps pour eux de partir. Le moment de passer à la postérité était arrivé...

## Texte de Clotilde Benard /Attribution du prix « La course à la photo »

Mère n'arrête pas de courir aujourd'hui. Elle court beaucoup. Plus que d'habitude. Ça a commencé juste après la messe. D'habitude elle prend le temps de parler avec les voisines, et les voisins quand on sort, mais cette fois, elle n'a rien dit à personne et nous sommes tous rentrés très vite à la maison. Elle voulait se faire jolie avant de revenir sur la place de l'Eglise. Elle est vraiment énervée, car sa belle robe du dimanche, de loin sa plus belle et la plus chic, est en train de sécher sur la corde à linge dans le jardin. Marie a recraché toute sa bouillie sur elle sur le retour. Ce qui a beaucoup énervée, Mère. J'ignore pourquoi, mais elle ne cesse de fouiller dans les vieilles malles de voyage que l'on a utilisées la dernière fois pour se rendre chez grand-Mère.



FRAD037\_10Fi132\_0196 – Carte postale, Loches, la Place du Marché au Blé.

Maman doit se contenter de sa robe marron à pois blanc, et elle en est frustrée. Ce n'est pas sa plus belle robe je suis d'accord avec elle, mais c'est la seule qui n'ait pas de plis, de trous, une tache, ou qui soit sale. En même temps avec ma petite sœur Marie, il est compliqué de pas se salir. Moi aussi je me suis salie. Elle a quand même deux ans, mais je ne connais pas d'enfant aussi sale qu'elle et aussi capricieuse à toujours pleurer pour un rien.

J'ai une tache sur ma veste à cause de sa bouillie. Mère l'a vue et elle s'est vraiment énervée. Je ne comprends pas trop ce qui se passe, mais aujourd'hui il faut être très

propre. Elle m'a trouvé une autre veste sans taches, et m'interdit de m'approcher de quoi que ce soit de salissant. Ni de la cheminée, je n'ai pas le droit de m'asseoir sur le sol, ni de grignoter un bout de pain pour les miettes.

Papa aussi court partout aujourd'hui. Je ne l'ai jamais vue aussi mobile. Il a même pris soin de prendre deux bains ce matin et de bien coiffer ses cheveux qui sont une véritable forêt incoiffable.

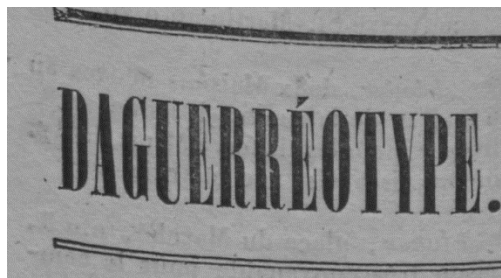
Lui a eu la chance que sa tenue du dimanche soit épargnée par Marie. Il en était bien heureux. Plus que le jour où j'ai ramené ma première bonne note. Il a même retailé sa barbe rapidement devant le petit miroir du buffet. Tout le monde court. Même dehors quand je regarde par la fenêtre, les gens se pressent, tous dans leurs plus jolies tenues. Père n'arrive pas à nouer sa cravate. Moi non plus je ne saurais pas faire, ça semble tellement compliqué. Mère a pris le relais et lui a serré, peut-être un peu trop car il était devenu aussi violet que la tarte aux pruneaux que maman fait les samedis. Puis Mère a arrêté de courir quand elle fut devant moi, à me nouer ce noeud papillon bordeaux autour du coup, le même que l'on m'avait fait porter pour le baptême de Marie, et pour l'enterrement de la tante Martine à Perrusson.

Puis Mère nous regarda tous les trois, un par un. Elle souriait, et en était fière. Elle embrassa même Père sur la joue avant de prendre Marie pour lui remettre convenablement sa robe. Mère mis son châle sur ses épaules et sur sa tête. Il est vrai qu'il faisait frais dehors. Père lui tendit son bras, et elle prit tout en tenant la main de Marie. Quant à moi, je les suis. Il y a une queue immense sur la place de l'église. Les autres enfants s'impatientaient depuis déjà un long moment, et ne tenaient plus en place. Des familles entières étaient là, et faisaient la queue elles aussi. Je pense qu'il y avait une arrivée de chocolat ? Ou de bâton de réglisse ? Ou de jus de pomme ? Pour quelle autre raison on ferait autant la queue ? Marie pleure. Elle en a assez d'attendre. Et il fait très frais dehors. Pourtant personne a pris son manteau, préférant se montrer dans leurs belles tenues. La file avance. Nous avançons aussi. Père ne cesse de gigoter avec sa cravate que Mère a trop serré. Marie ne cesse de pleurer dans les bras de Mère. On lui dit de se calmer mais rien ne fait. Qu'elle tête de mule ! On attend. On attend, et on attend encore. On a attendu 10 heures ! On a dû attendre 10 heures ! C'était très long ! Mère dit que j'exagère, que nous attendons à peine une trentaine de minutes. Mais c'est long ! Surtout avec ma petite soeur qui pleurait pour pouvoir partir des bras de Mère, et la faim qui me chatouillait le ventre. Elle commençait

à s'habituer mais à chaque fois que l'on se rapprochait les gens partaient heureux. Surtout les enfants. J'aimerais que ça aille vite pour moi aussi.

J'aurai préféré rejoindre Robert et Célestin qui étaient déjà passés et jouer avec eux et je serais revenu si Mère m'avait appelé. Mais Mère ne veut pas. Elle a peur que je me salisse. D'habitude elle n'est pas si prévenante. Sauf le dimanche avant d'aller à la messe. Mais la messe est pourtant passé ?

Hier Père et Mère avait parlé de « photographies » et de « dag... » « dargn... » « daguerréo... ? » A oui ! de « daguerréotypiste » qui passait en ville.



2019PERU017

Quoi ou qui que ce soit, cela attire du monde. Il ne reste que les Auguste devant nous. Et c'est à leur tour. Enfin je peux voir ce qui se passe sans que Mère me remette dans le rang.

Un homme, bien habillé à la mode de ces riches personnes qui passait parfois à l'hôtel comme Père les décrivait était là, et s'adresse à Mère lui expliquant en quelques mots ce qui devait être fait. Il se tenait bien droit. Même quand il se baisse, il se tient très droit comme un piquet. Il a une belle moustache bien taillée. Pas comme celle de Père. Lui il est taillé de près. Je n'ai pas vu quelqu'un taillé aussi près sans se couper. Père se coupe tout le temps. C'est pourquoi il a gardé la barbe, même si Mère lui avait demandé de se raser pour aujourd'hui.

Il plaçait monsieur Auguste, madame Auguste et les trois fils Auguste. Madame Auguste leur dit bien qu'il ne faut pas bouger ou ils recevraient des coups de bâtons une fois rentrés.

Le monsieur en blanc se met derrière une grosse boîte carrée. Et leur dit de ne plus bouger. Ils ne bougent plus. Pendant un petit moment. Une détonation, mais l'aîné des Auguste éternue. Madame Auguste se retourne aussitôt vers lui. Elle s'énerve et va même à le frapper. Elle redemande un portrait. Mais l'homme en blanc refuse. Pourquoi donc ? Apparemment il faut le repayer pour un autre essai.

## PORTRAITS AU DAGUERRÉOTYPE EN NOIR ET EN COULEURS ,

*Place du Peuple , ci-devant Foire-le-Roi , n. 11.*

M. VINCENT, professeur de photographie, d'après le procédé américain. — Ce procédé permet d'opérer dans un appartement, et quelque temps qu'il fasse, avec la certitude d'obtenir la ressemblance la plus parfaite. — Portraits pour médaillons, broches et écrivains. — Portraits après décès. — On opère tous les jours de 9 heures à 3 heures. — Les appartements sont chauffés.

**Prix : 4 fr. et 5 fr.**

M. VINCENT tient toutes les fournitures et les accessoires qui ont rapport au Daguerriotype, à des prix très-modérés.

Publicité d'un photographe à Tours, Journal d'Indre et Loire, 27 novembre 1849. (2019PERU)

Je regarde la machine. C'est qu'une simple boîte sur des pieds ? je ne comprends pas. Père se penche vers mon oreille et m'explique. Une machine photographique. Qui nous fige et qui prend notre image. Et pour que ce soit bien il ne faut donc pas bouger.

Comment une simple boîte en bois peut faire cela ? Sur les marchés il y en a plein des boîtes en bois ? et aucune ne fait ça. Peut-être par ce que celle-là est jolie. Et pourquoi il y a-t-il un trou comme pour les jumelles de monsieur Langlois notre enseignant ? Cette boîte est vraiment étrange !

Madame Auguste est vraiment énervée. La dernière fois qu'elle l'était, c'était contre le vieux boucher qui avait fait payer 3 fois le prix de la livre au lieu du prix habituel. C'est monsieur Auguste qui l'emmène plus loin. Cela doit coûter cher de prendre une photographie si madame Auguste s'énerve ainsi.

C'est à notre tour. Mère me parle en me montrant son index sévère. Elle explique bien qu'il ne faut pas que je fasse comme le fils Auguste. Que je dois me forcer à ne pas bouger, rire, tousser. Je dois rester immobile. « Comme la statue du petit Jésus » dit-elle. Le monsieur en blanc, très impressionnant et grand, nous place. Il fait asseoir Père, dont le gros ventre menace de faire sauter les boutons de sa chemise. Et Mère, s'assoit à côté de lui, avec Marie sur ses genoux. Il me place à côté de Père, debout. Mère redit bien : « On ne bouge pas ». Alors je ne bouge pas. « Regardez bien l'objectif. » à fait le monsieur en blanc. Mais c'est quoi l'objectif ? Le trou comme pour les jumelles de monsieur L'Anglois ? Je regarde Mère. Elle regarde cet endroit. Donc ça doit être ça. Père se tient droit. Mère aussi. On attend sans bouger. Personne ne doit bouger. Personne ne bouge. Ça fait presque peur. Pour être sûr de tenir, le monsieur nous a maintenant avec des maintiens en bois. Puis le monsieur blanc



regarde dans la boîte. Les rideaux derrière nous ont bougé. Il les replace. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde cherche à être le mieux possible. C'est quoi ça ? Même durant la messe Mère bavardait de cela avec madame Lucette. Qu'y a t-il de si important ? Et unique ? Ce n'est pourtant qu'une boîte ? Puis il se remet derrière la boîte, regarde dedans, et appuis sur une sorte de poignée. La pose dure 30 minutes. Et nous ne sommes même pas sûr que cela soit bien. Seule certitude, c'est la parole de ce monsieur en blanc. C'est comme quand Robert et Célestin m'avait promis de me ramener les billes bleues en verre soufflé. Ils ne l'ont jamais fait. C'est terminé. C'est fini. Mère se lève, toute souriante. Père aussi. Marie est heureuse de pouvoir gambader a nouveau sans que Mère ne la tienne. Sur le retour de la maison, Mère est souriante, tenant le bras de Père, et qui a qu'une seule hâte, pouvoir recevoir les photographies qu'elle espère réussies.



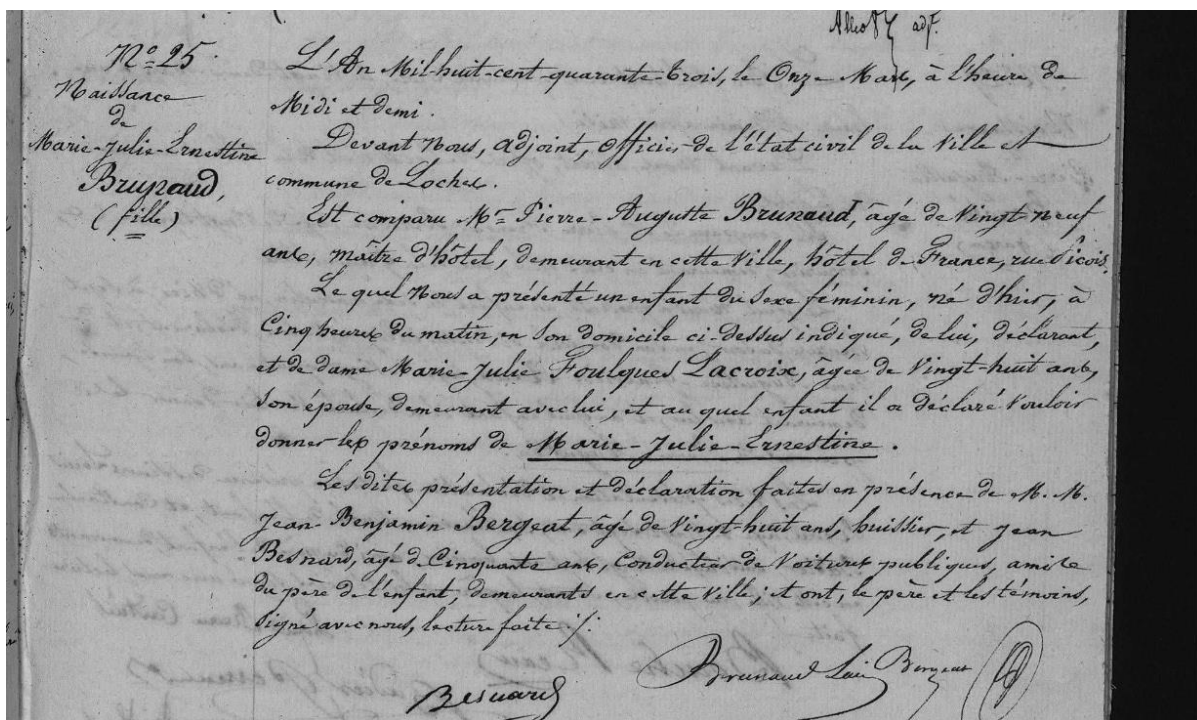
FRAD037\_13Fi0570 - Anonyme, Portrait de famille réunissant Pierre Auguste Brunaud, son épouse Marie Julie Fouque Lacroix, ainsi que leurs deux enfants, le 14 septembre 1845 à Loches.

Moi, je voulais juste des bâtons de réglisse. Au final, il n'y avait rien d'intéressant à part cette drôle de boîte. Je ne vois pas ce qu'elle a de si atypique, mais si ça fait plaisir à Mère...

## Texte de Marie-José B. /Attribution du prix « Ne bougeons plus»

« L'Invention »

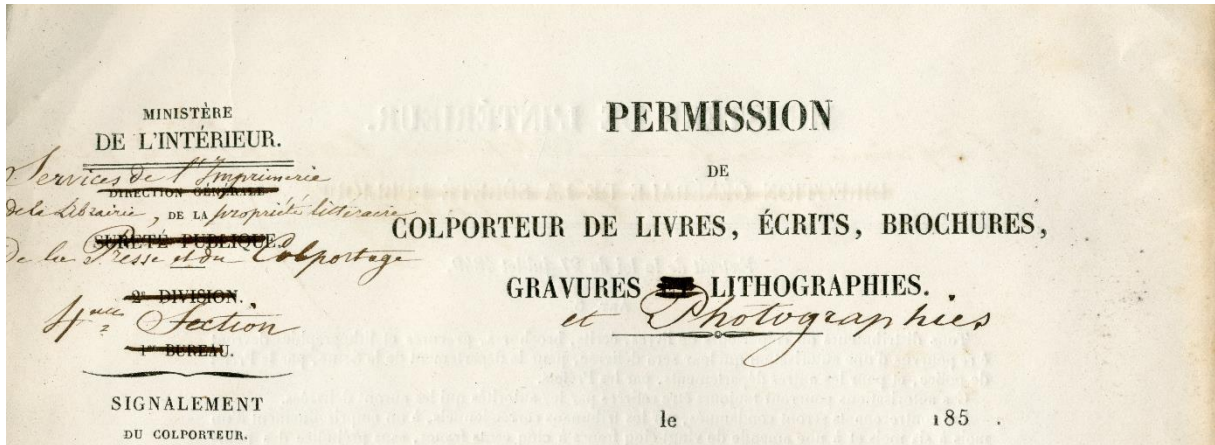
Marie Julie acheva de nouer le joli ruban rose dans les cheveux dorés de son adorable petite fille, Marie, âgée de deux ans, la prit dans ses bras et s'approcha du miroir, puis déposa l'enfant au sol et dit : « Alors, Mademoiselle ma fille, que penses-tu de ta toilette ? ». Un large sourire s'épanouit sur les lèvres de Marie qui battit des mains en s'écriant : « Jolie, Maman ! » Marie Julie eut un sourire et répondit : « Tu es la plus jolie petite fille du quartier, ma chérie. Allons rejoindre Papa et ton frère, ils doivent nous attendre pour partir à la messe ».



Acte de naissance de Marie Julie Ernestine à Loches, le 11 mars 1843.

Effectivement, son époux Pierre Auguste Brunaud et leur fils Pierre, âgé de six ans, étaient fin prêts et les attendaient dans le vestibule de leur maison pour partir pour l'église. Une fois l'office terminé, le couple et ses deux enfants s'apprêtaient à regagner leur domicile lorsqu'ils remarquèrent un attroupement sur la place de l'église. Tenant chacun fermement la main de l'un de leurs enfants, ils s'approchèrent, intrigués par les exclamations étonnées qui fusaient parmi les badauds. Ils découvrirent alors un homme qui, muni d'un étrange équipement, faisait asseoir les personnes volontaires, puis, faisait quelques manipulations sur son appareil, conduisant à l'obtention d'une

sorte d'éclair qui effrayait un peu tout le monde. Se tournant vers la foule, il expliqua alors : « Mesdames et Messieurs, n'ayez aucune crainte, il n'arrive rien aux personnes qui sont volontaires. Regardez, cette famille dont je viens de faire le portrait, recevra dans quelques jours le résultat de cette prise, et cela donnera quelque chose comme ceci ».



Permission de colporteur de livres, écrits, brochures, gravures, lithographies et photographies (4M529)

Toutes les têtes se penchèrent vers ce qu'il montrait et il y eut de nouveau des exclamations admiratives ou étonnées lorsque les assistants découvrirent les portraits d'une autre famille dans un cadre présenté sous verre. L'homme poursuivit : « Ceci est un daguerréotype. Cela permet de conserver les souvenirs des membres de sa famille sous forme de portraits « réels » autres que des peintures. Je suis à Loches pour quelques jours, encore. Si certains parmi vous veulent immortaliser leur famille par ce procédé, je peux me déplacer chez eux. » Pierre Auguste et Marie Julie échangèrent un regard, puis, alors que les badauds commençaient à se disperser pour vaquer à leurs diverses occupations, ils s'approchèrent de l'homme en train de ranger son matériel. Pierre Auguste le salua, puis prononça : « Je suis intéressé par votre invention, Monsieur. Serait-il possible que vous veniez chez moi afin de faire notre portrait par ce procédé ? » L'homme promena son regard sur le groupe et répondit en souriant : « Je serais bien cruel de refuser de faire le daguerréotype d'une aussi charmante petite famille, Monsieur. Quand seriez-vous disponible ? » « Vous pouvez venir dès cet après-midi, si vous voulez...Ou mieux encore, je vous invite à déjeuner avec nous, ainsi, vous pourrez nous en apprendre davantage sur cette invention. » Ravi, le daguerréotypiste accepta avec joie et tous les cinq se dirigèrent vers la demeure des Brunaud. Durant le repas, l'invité de Pierre Auguste, un

certain Claude Baran, expliqua à son hôte que le procédé qu'il utilisait avait été inventé par un homme nommé Daguerre, lui donna de nombreuses indications sur le fonctionnement de son appareil et sur le résultat final, puis, une fois le repas terminé, tandis que les Brunaud rectifiaient leur tenue afin de paraître à leur avantage, Claude prépara son matériel et l'installa dans le salon.

**Portraits au Daguerrotypé,**  
*Place du Peuple, 11, à Tours.*  
VINCENT, professeur de photographie d'après le procédé Américain. Ce nouveau procédé permet d'opérer dans un appartement; il est très-favorable à la reproduction des Tableaux, gravures et objets d'art. On opère tous les jours de 9 heures du matin à 5 heures du soir, quelque temps qu'il fasse. — Prix : grande plaque, 10 f., 7 f., 5 fr. et 4 fr.  
PORTRAITS pour broches et bagues, etc.; grande plaque de 22 centimètres sur 16 centimètres pour la reproduction des monuments et paysages. Il tient tout ce qui concerne le Daguerrotypé, tels qu'objectifs à vue et à portraits, fournitures et accessoires, à des prix très-modérés.  
*A la même adresse, très-jolie VOLIÈRE à vendre.* (180)

*Extraits du Journal d'Indre-et-Loire, 1849.*

Deux fauteuils destinés à Pierre Auguste et Marie Julie furent installés devant les épaisses tentures d'une fenêtre, dont les volets avaient été fermés pour l'occasion afin d'éviter des reflets malencontreux, puis, le couple y prit place. Marie Julie prit la petite Marie sur ses genoux, tandis que Pierre restait debout auprès de son père, la main gauche posée sur le genou droit de celui-ci. Claude Baran vérifia que la pose était satisfaisante, puis s'adressa à eux : « Bien, ne bougez plus, cela ne va prendre que quelques secondes ». Il fit quelques manipulations, puis il y eut de nouveau l'éclair et...la petite Marie se mit à hurler et à gigoter en portant la main à ses yeux et en pleurant : « J'ai peur, Maman ! J'ai peur ! » Marie Julie la serra contre elle et la berça légèrement en répondant : « N'aie pas peur, ma chérie, ce n'est rien du tout, c'est comme les éclairs lorsqu'il y a orage. Habituellement, tu n'as peur ni du tonnerre, ni des éclairs, n'est-ce pas ? Regarde Pierre, il a été sage, lui. Il ne faut pas bouger, sinon, le monsieur ne pourra pas faire son travail. Veux-tu être bien sage et ne plus bouger afin qu'il puisse recommencer, Marie ? » La fillette observa sa mère, puis Claude Baran, qui lui offrit son sourire le plus rassurant, et enfin hocha la tête en disant d'une toute petite voix : « C'est promis, Maman, je vais être sage ». Marie Julie lui embrassa le front, lui essuya les yeux de son mouchoir, puis elles reprurent la pose. Enfin, Claude Baran réussit sa prise de vue et, fouillant dans l'un de ses sacs, il en

retira un sucre d'orge qu'il tendit à la petite Marie en disant : « Je te félicite, petite fille, je suis certain que le daguerréotype sera bien réussi ».

Voyant l'air un peu déçu du garçonnet, il retourna à son sac et revint avec une petite calèche miniature qu'il lui offrit en disant : « Et ça, c'est pour le plus sage des petits garçons que j'aie jamais rencontré jusqu'à aujourd'hui. Ce jouet appartenait à mon fils, je te l'offre ». Pierre Auguste protesta : « Vous ne pouvez pas dépouiller votre enfant de ce jouet, voyons, Monsieur Baran ! »

Le visage de Claude Baran se rembrunit, puis il répondit dans un souffle : « Mon fils est décédé il y a un an, c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de devenir daguerréotypiste itinérant, afin d'oublier mon chagrin, et de me noyer dans le travail au lieu de me morfondre dans une maison vide... » Pierre Auguste lui posa une main sur le bras en signe de compassion et Claude le remercia d'un sourire, puis poursuivit : « Le daguerréotype sera prêt dans deux jours, je viendrai vous l'apporter. » Les Brunaud le remercièrent et il les laissa seuls.

Comme convenu, Claude Baran revint deux jours plus tard et fut reçu dans le salon par le couple Brunaud accompagné des enfants. Lorsqu'il leur présenta le daguerréotype, Marie Julie s'écria : « C'est magique ! On dirait que nous sommes réellement dans le cadre ! » Pierre Auguste eut un sourire satisfait en prononçant : « Je suis fier de notre famille ! Merci beaucoup, Monsieur Baran. Venez dans mon bureau, je vais vous régler la somme dont nous avons convenu. » Claude Baran le suivit et, un moment après, il était prêt à partir. Les deux hommes se serrèrent la main et Pierre Auguste Brunaud dit : « Si un jour vous repassez par Loches, n'hésitez pas à venir nous voir. Les enfants auront grandi et je ne serais pas contre un nouveau daguerréotype permettant de les immortaliser à différents âges de leur vie ». Le daguerréotypiste acquiesça en souriant et ils se séparèrent...

Capture d'image

- Comment cela, vous allez capturer notre image ?

- Oui Monsieur, je vais vous « daguerréotyper », si vous le voulez bien afin que les générations futures puissent conserver un portrait de vous, comme on le ferait d'un tableau.

- Mais un tableau, c'est vrai. Le peintre choisit sa toile, son modèle, ses couleurs. Là, votre chose, que fait-elle vraiment ? Et comment s'y prend-t-elle pour nous mettre dans la boîte ?

Nous étions à Loches le 14 septembre 1845. Le progrès débarquait dans le département et Louis-Marie Breton, photographe de son état, peinait à convaincre Pierre Auguste Brunaud, patron de l'hôtel de France, des avantages de ce nouveau procédé de captation d'images.

Ce dernier désirait un portrait de sa famille, destiné à orner provisoirement l'entrée de l'hôtel. Pierre Auguste Brunaud pouvait s'offrir cette folie, cette envie de bourgeois prospère, équivalente aux tableaux qui ornaient les escaliers des châteaux, rassurante, traditionnelle et poseuse de lignées. La plaque de cuivre, présentée sous verre, luxueuse, y brillerait ainsi qu'une enseigne et chacun saurait immédiatement l'importance des propriétaires, lorsqu'ils descendraient l'escalier pour enregistrer les arrivées et départs des voyageurs. Il désirait y figurer en compagnie de son épouse Marie Julie Fouque Lacroix et de ses deux enfants, Pierre Auguste et Marie Julie Ernestine.

39	18	Brunaud	Pierre Auguste	M <sup>re</sup> l'Hotel Chef de Menage		1				
	19	Fouque Brunaud	Marie	La femme					1	
	20	Brunaud	Ernestine Marie Julie	luis Pile sans protection				1		
	21	Brunaud	Marie Ernestine Gabrielle	id				1		

Monsieur Brunaud s'était tout d'abord renseigné auprès d'un peintre local, mais sa facture lui plaisait peu. Jacques-Henri Minet désirait révolutionner la peinture, après avoir exprimé quelques volontés de changement durant les journées de juillet 1830. Mais pour la politique, comme pour la peinture, il avait montré beaucoup d'agitation, peu de talent et n'avait récolté aucun succès. C'est pourquoi l'hôtelier, ayant entendu parler du nouveau procédé du daguerréotype, s'était plutôt décidé en faveur de celui-ci. Outre un gain de temps puisqu'il n'y avait pas besoin de poser pendant des heures dans son salon sous la houlette d'un peintre capricieux qui vous demandait de maintenir des positions impossibles sans bouger, surtout pour les enfants, le nouveau procédé avait l'avantage d'être beaucoup moins cher. Ce n'est pas que Monsieur Brunaud était près de ses sous, mais s'il pouvait dépenser moins pour obtenir la même chose, il n'avait pas de raison de dépenser plus. La gestion économe du ménage demeurait une priorité, même lorsqu'on était à l'aise.

The image shows two pages of a mortgage register (registre d'ordre) with handwritten entries and printed case numbers. The top section is labeled 'CASE N° 359. Brunaud' and the bottom section is labeled 'CASE N° 360. Foucaud-Lacroix'. The entries include dates, amounts, and names of parties involved in the transactions.

Case No.	Date	Amount	Party/Description
313	9/6	200	Brunaud 1830
313	9/6	400	Brunaud 1830
128	7/1	3000	Brunaud 1830
313	9/6	700	Brunaud 1830
353	10/2	1000	Brunaud 1830
358	13/9	1200	Brunaud 1830
393	9/6	4000	Brunaud 1830
411	26/6	4700	Brunaud 1830
429	25/2	3000	Brunaud 1830
444	20/2	1000	Brunaud 1830
444	1/8	500	Brunaud 1830
711	17/1	3200	Brunaud 1830
310	11/3	1400	Brunaud 1830
416	18/2	600	Brunaud 1830
112	12/2	3000	Brunaud 1830
313	26/6	7000	Brunaud 1830
313	14/2	7000	Brunaud 1830
320	29/1	10000	Brunaud 1830
440	3/2	7000	Brunaud 1830

4Q3\_144, volume 79 - Répertoire des formalités hypothécaires, registre d'ordre

- Vous êtes prêt ?

- Oui, je vais chercher ma femme et les enfants.

Intimidés, les enfants s'approchèrent. Louis Marie Breton se plaça à bonne hauteur, derrière la petite boîte en bois, et donna quelques indications - Monsieur, s'il vous plait, un peu plus à gauche, votre main droite posée sur l'épaule de votre garçon. Vous madame, ne bougez plus, c'est parfait. Cela va durer moins d'une minute. L'instant était solennel. Tous regardèrent l'objectif, sans sourire. Une première photographie, un portrait de famille que l'on obtenait en un instant, c'était du sérieux.

Louis Marie Breton s'isola ensuite, dans un endroit de son atelier pendant que la famille de Pierre Auguste Brunaud discutait en attendant de voir le résultat de l'expérience. Une fois la vapeur de mercure condensée sur la plaque, il fit passer celle-ci dans un bain à base de soude, puis revint avec l'objet précieux, en le portant comme une offrande.

- Voyez donc ma bonne amie, constata Pierre Auguste, notre portrait de famille.

- On dirait un tableau, c'est très beau, s'exclama Marie Julie.

- J'ai l'air trop sérieux ! ajouta Pierre Auguste junior.

Marie Julie Ernestine se contenta de babiller en montrant des doigts, chacun des membres de la famille. Personne ne comprit ses commentaires.

- Satisfait ? demanda Louis Marie Breton.

- Totalement ! répondit l'hôtelier. - Bien, conclut l'artisan photographe, l'épreuve n'était pas si terrible !

- C'est vrai. Et beaucoup plus rapide que des heures de pose.

- Tout à fait. Après vous avoir capturés en images, il ne me reste plus désormais qu'à vous libérer et à vous laisser retourner à vos obligations, conclut Louis Marie en souriant.



## Texte d'Olympe H- R. /Attribution du prix de « L'Autobiographie »

Cher Journal,

Voilà que j'écris dans ce petit cahier pour la première fois. Moi, Marie Julie FOUQUE LACROIX. Mais ma domestique et secrètement amie, Luce, m'a conseillé de faire cet exercice. Cela va me permettre de m'exprimer librement, ce qu'une femme, épouse et mère de mon rang ne peut se permettre.

Nous sommes le dimanche 14 septembre de l'an 1845 à Loches. Je suis l'épouse de M. Pierre Auguste BRUNAUD. Nous sommes tous deux berrichons. Nous nous sommes mariés à Argenton-sur-Creuse il y a bientôt 6 ans. On ne m'a pas vraiment demandé mon avis mais je ne suis pas malheureuse. Il est gentil et prend à cœur l'éducation de nos deux enfants : Pierre Augustin et Marie Julie Ernestine.

Nous sommes partis du Berry pour Loches, car Auguste et moi avons acheté il y a 2 ans l'Hôtel de France qui se situe rue Picois et Grenouillère.



Cadastre napoléonien numérisé. Sur le cadastre, l'hôtel se trouve probablement à la parcelle C574

Nous avons fait quelques modifications car il restait assez d'argent sur le budget prévu à cet achat. Nous sommes un couple important de la ville, voire de la région. Cela plaît à bien des femmes de se montrer avec leur plus élégantes toilettes et afficher leur richesse à leur cou. Je ne suis absolument pas comme ça. Au fond de moi j'ai envie de rester discrète et élever les enfants dans le respect de chacun, peu importe son portefeuille.

Enfin, toujours est-il que notre statut nous donne droit à des privilèges comme participer à de grandes innovations comme la photographie. Il y a plus de 10 jours, Auguste m'a annoncé lors de notre dîner qu'un homme viendrait nous photographier. Qu'il fallait préparer les enfants de leurs plus beaux vêtements et nous aussi, évidemment. Le lendemain, mon époux annonçait à tout notre entourage cette fabuleuse nouvelle. Bien des gens étaient réticents à cette nouvelle technique de photographie. Beaucoup voulurent empêcher ce photographe de venir jusqu'à nous. Le daguerréotypiste proposa à Auguste de faire cette séance un dimanche pour marquer les esprits. Oui, le dimanche, il est interdit de travailler et cet homme veut se battre pour laisser libre court à son métier, pour que la photographie entre dans nos mœurs, sans réticence aucune. Nous acceptâmes. Le rendez-vous fut donc acté pour le dimanche 14 septembre. 8 heures.

Aujourd'hui, nous nous sommes donc vêtus avec les enfants de nos plus beaux habits. J'ai sorti ma plus belle coiffe. Les inquiétudes étaient importantes surtout pour moi qui n'aime pas être à la vue de tous, mais je trouve que les nouvelles inventions sont passionnantes. Et à quoi servirait notre statut si nous ne pouvions pas faire avancer le monde, ni marquer les esprits ? Nous arrivâmes dans l'une des plus belles pièces de notre hôtel où le photographe avait installé tout son matériel. Il était très agréable et nous assura que dans les jours prochains, il nous ferait parvenir la photographie de notre famille. Pierre et Augustine par leur jeune âge ne comprenaient pas vraiment le but de cette séance : rester statique devant ce gros objet en bois. En une fraction de seconde, après toute cette longue préparation et cette interminable installation, la photo était « dans la boîte, m'sieur dam' ».

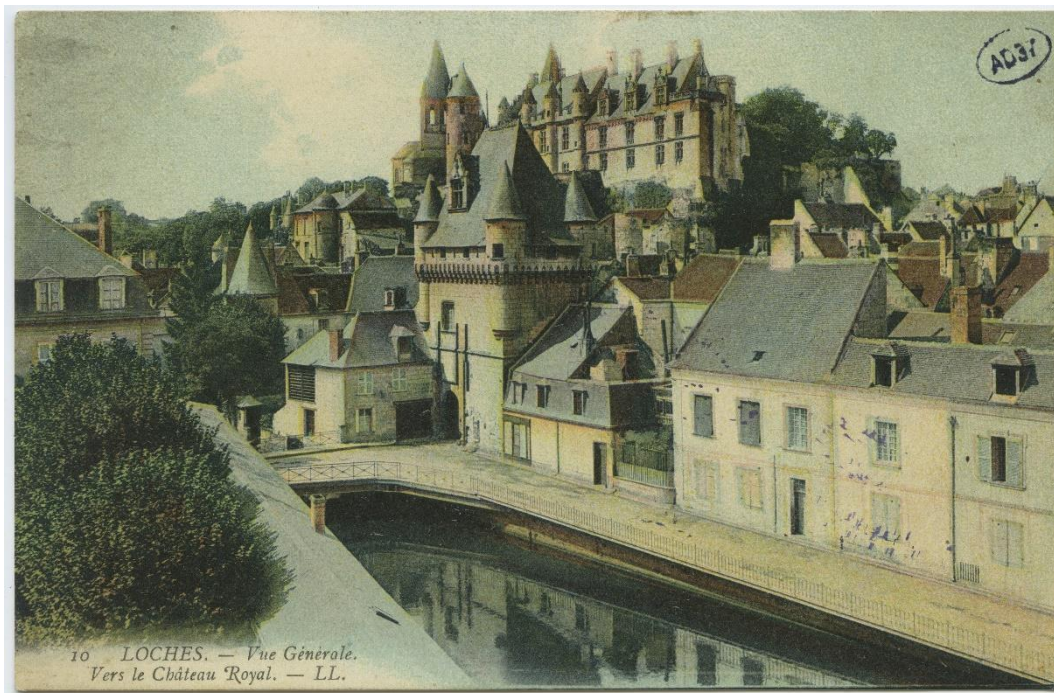
Nous prîmes congé, pour nous rendre à la messe. A la sortie, bien des gens nous entourèrent pour savoir ce que faisait ce daguerréotypiste chez nous ? Comment c'était ? Le prix bien sûr ! et bien d'autres questions. Mon époux était heureux de leur

répondre. Je préférais me retirer un peu plus loin avec nos enfants. Ils cueillirent de jolies fleurs, que je mis dans un petit verre en terre en rentrant. Ce petit verre me vient de ma grand-mère maternelle, à qui je cueillais bien souvent des fleurs du jardin. Nous rentrâmes manger ce qu'avaient préparé notre cuisinière avant son congé. C'était délicieux. Elle a un don, elle pourrait ouvrir un restaurant ! Nous avons beaucoup de chance de l'avoir. J'espère qu'elle en pense autant de nous, enfin de moi, car Auguste n'échange jamais avec nos domestiques. Le temps lui manque dit-il. Est -ce vrai ? Ce soir nous dînerons après le repas des enfants. Nous pouvons de cette manière échanger tous les deux, sans que personne ne puisse écouter nos conversations et nos futurs projets. J'aime avoir des projets, le changement. Je pense que c'est moi la tête pensante de notre couple.

Écrire ma journée m'a beaucoup plu, ma domestique et amie avait raison. Je pense que je recommencerais !

Un sujet pour un autre

Pierre-Augustin s'est tortillé dans ses vêtements pendant toute la messe, une véritable danse de Saint-Guy. Le dimanche, en toutes saisons, il porte veste, gilet et maillot de laine et se gratte furieusement comme si ces tissus rêches étaient imbibés du feu des enfers. En sortant de la Collégiale Saint-Ours, il n'a pu quitter que deux épaisseurs alors qu'il fait encore chaud ce 14 septembre 1845 sur les bords de l'Indre. Déjeuner avalé, il file rejoindre son cousin Henri pour taquiner le goujon dans un bras mort de la rivière, juste derrière l'hôtel de France, l'établissement que tiennent ses parents. S'il reste chez lui, il est bon pour garder sa petite sœur Marie pendant que sa mère fera les comptes de la semaine.



FRAD037\_10Fi132\_0116 - Carte postale. Loches, vue générale

Le matin très tôt, son père leur a expliqué à tous qu'ils vivaient un grand jour, car un daguerréotypiste arrivait à Loches depuis Paris pour photographier le médecin, le docteur Bovary, et sa femme. On attend du monde à l'hôtel à l'heure du café : tous les bourgeois et même quelques gens de peu viendront assister à cette opération miraculeuse.

– Qu'est-ce que c'est un daréguotypisse ? a demandé Pierre-Augustin.

Monsieur Brunaud a marmonné dans sa barbe épaisse que tout cela ne concerne pas les enfants, bien trop jeunes pour comprendre ces machines compliquées. Le garçonnet n'a pas insisté supposant surtout que son père lui-même ne sait rien. Il lui reste deux heures avant les vêpres ; Henri a apporté de gros vers gras et la pêche s'annonce bonne.

Tout à leurs aventures halieutiques, Pierre et Henry ignorent le drame terrible qui se joue à quelques rues de l'hôtel de France. Dans la maison du docteur Bovary, dont les deux pièces du bas servent de cabinet, la femme du médecin, Emma, est prise de convulsions, vomissements et diarrhées. Le mal a débuté à l'aube et toute la science de son mari semble incapable de la soulager. Les voisins ont beaucoup persiflé sur cette jeune femme peu occupée, arrivée de Normandie avec son mari et quelques rumeurs malveillantes deux ou trois ans auparavant. Mais, cette fois, ils se demandent si l'on ne va pas bientôt aller chercher monsieur le curé. Autant dire que le docteur Bovary a totalement oublié le rendez-vous fixé à seize heures avec l'homme de Paris qui manie cette superbe invention française : le daguerréotype.

André Poulet a eu mille professions dans sa vie. Il a commencé comme apprenti forgeron auprès de son père à Saint-Lô où il est né. Le métier ou la proximité de son paternel irascible l'ont découragé et, à quatorze ans, il est monté à Paris pour occuper successivement des emplois de chauffeur-mécanicien, d'horloger et d'épinglier. Il loue ses bras, son intelligence et son adresse à qui en veut bien. De chacun de ces métiers, il tire enseignements et techniques. Il s'intéresse à toutes les nouveautés de son temps, n'a pas raté la première exposition nationale de 1844 sur les Champs-Élysées et lit chaque semaine *l'Ami des Sciences* de Victor Meunier. Comment a-t-il entendu parler de l'invention de Louis Daguerre ? Il ne le sait plus vraiment, mais l'instrument l'a fasciné. Entre les économies amassées depuis son arrivée à Paris et un petit crédit à la banque Larose, il a pu acquérir un « grand photographe » auprès du constructeur Charles Chevalier et se lancer dans des tournées en province. Le plus difficile est de placer adroitement ses clients sur les mêmes lignes de train ou de messageries de façon à rentabiliser au mieux son temps et son argent.

Ce dimanche 14 septembre, André Poulet a quitté Tours le matin par le courrier de onze heures pour son rendez-vous de l'après-midi auprès du docteur Bovary. Celui-ci veut offrir à sa femme un beau portrait du couple et a entendu parler du soin que le

daguerréotypiste met à ses compositions. L'homme de l'art l'ignore, mais il a au moins un point commun avec le tenancier de l'hôtel de France où il dormira ce soir-là. Pierre Brunaud est lui aussi abonné à *l'Ami des Sciences* et se passionne pour les innovations techniques de son temps. Ce même dimanche, il ne sait plus que faire de ses dix doigts tant il est énervé par le grand événement qui va avoir lieu dans son établissement. Sa femme lui a pourtant rappelé que le jour du Seigneur n'a pas été inventé pour que les fainéants se prélassent. Mais rien n'y fait ; il ne peut se concentrer sur quoi que ce soit et a déjà tout oublié des divers travaux qu'il s'était mis en tête d'accomplir ce jour-là.

Marie, la jeune sœur de Pierre-Augustin, aime bien les dimanches, car il y a moins de tintouin dans l'hôtel que le reste de la semaine. Elle peut se faufiler en gazouillant jusqu'à la pièce interdite, le bureau derrière le comptoir, et retrouver sa mère qui fait les comptes. Sa petite manœuvre lui assure de pouvoir jouer par terre, sur le tapis, avec les deux règles en bois qui deviennent dans ses mains des voitures de messageries prises dans des courses folles, comme celles qui s'arrêtent devant l'hôtel tous les jours.

Marie Brunaud apprécie tout autant que sa fille ces deux règles qui lui garantissent silence et calme pendant qu'elle équilibre chaque semaine les dépenses et les recettes. L'affaire marche fort, mais ce n'est pas grâce à son empoté de mari. Celui-là, si elle le laissait sans surveillance, il ferait venir de Paris des encyclopédies entières, des cornues et des machines électrostatiques. La maison coulerait en un trimestre. Pour le rendez-vous de ce soir, elle n'a rien dit, car elle espère que les visiteurs auront soif et qu'elle pourra arrondir sa semaine en débitant un tonnelet de vin blanc à bon prix.

À 16 h, tous arrivent en même temps ! La voiture de Tours débarque ses voyageurs devant la maison Brunaud, Pierre-Augustin rapporte de la pêche un panier plein de goujons, sa mère termine ses bilans et sort du bureau en y oubliant sa fille. Il est temps de préparer une collation du soir pour ces messieurs. Justement, dans l'hôtel, une foule s'amasse. Tous les férus de technologie que compte Loches écoutent le patron leur expliquer les principes du daguerréotype lus dans son magazine de Paris. C'est également à 16 h que le secrétaire de mairie enregistre de sa belle écriture déliée la mort de madame Bovary. La nouvelle s'est répandue plus vite qu'une crue de l'Indre.

Dans l'hôtel, on se demande déjà ce qu'il va se passer et si on ne ferait pas mieux d'aller se masser devant la maison du docteur plutôt que chez les Brunaud. 16 h, c'est aussi l'heure des vêpres ! Mais personne n'y pense plus et Pierre-Augustin choisit de ne pas en parler. La foule a envahi l'hôtel. Tout le monde est au courant de l'affaire ; chacun y va de son commentaire ou de son information confidentielle ; Marie Brunaud se demande si elle doit proposer du vin ; son mari se désole à l'idée de ne pas voir le daguerréotype en action... André Poulet entre dans l'établissement et une bulle de silence se crée autour de lui pour atteindre en quelques instants toutes les personnes présentes. L'hôtel plus bruyant qu'un hall de gare devient aussi paisible qu'un tombeau.

L'homme de l'art, qu'on n'appelle pas encore un photographe, s'est étonné de ne pas rencontrer son client en descendant de sa voiture de messagerie. Mais cela arrive et puis le lieu du rendez-vous est juste là à trois pas de son arrêt. Le temps d'ajuster sa lavallière et de récupérer son matériel, le voilà qui passe la porte de l'hôtel de France où s'est donné rendez-vous la moitié de la ville de Loches. Il pourra même peut-être nouer sur place de nouveaux projets commerciaux. Après tout, il n'a rien de prévu en début de semaine et a emporté assez de plaques de cuivre et d'argent pour satisfaire les envies des bourgeois du coin. Mais un tel silence se fait quand il franchit le seuil de l'hôtel qu'en sage homme d'affaires, il flaire le problème.

Monsieur Brunaud se précipite pour saluer le Parisien et lui souhaiter la bienvenue ; madame Brunaud en profite pour demander à la cantonade si personne n'a soif. Après tout, ajoute-t-elle, les émotions, ça vous assèche le gosier. André Poulet reconnaît dans le patron de l'hôtel de France un de ces férus de technologie qu'il apprécie particulièrement. Son hôte ne lui lâche pas la main et tient à lui faire mesurer l'ampleur de ses connaissances. L'homme de l'art se laisse faire. Il sait bien que l'information importante viendra à son heure. Il est chez un passionné et se rassure : il ne s'est pas déplacé pour rien. Bruits de verres que l'on trinque, claquements de langue satisfaits, soupirs de ceux qui ne mesureraient pas combien ils avaient soif. On en oublierait presque l'affaire jusqu'à ce que l'un ou l'autre rappelle combien on est peu de choses. Pierre-Augustin a déposé ses poissons à la cuisine et se faufile entre les groupes pour observer de loin l'étranger et sa lourde valise. Mais les grandes réjouissances se terminent et André Poulet finit par demander discrètement où se trouve le docteur

Bovary. Alors le bruit retombe encore, les mines s'allongent, les verres se taisent et c'est monsieur Brunaud qui explique le drame. Le visiteur réagit comme il se doit : il s'apitoie, évoque fragilité et injustice tout en comptant déjà ce que ce déplacement lui coûte. Le silence se prolonge. C'est que, commence-t-il, je n'ai clientèle ni demain, ni mardi.

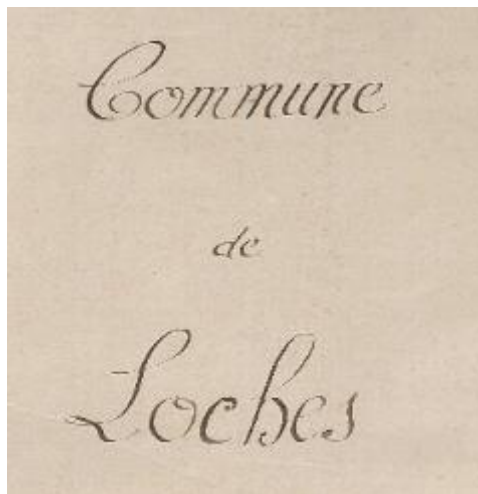
Alors on ne sait pas qui, mais, près de la porte d'entrée, quelqu'un crie : t'as qu'à te faire photographe, toi Brunaud puisque t'aimes bien le « monde moderne ». Le patron sourit flatté qu'on pense à lui. Sa femme met quelques instants à comprendre le tour que prend l'affaire et panique tout à coup : combien que ça peut bien coûter un daguerréotype ? C'est qu'ils ne sont pas médecins, monsieur Brunaud et elle ! Mais elle ne peut décemment pas poser la question, là au milieu de sa clientèle. Plus tard, monsieur Brunaud ne se souviendra pas d'avoir dit oui. Mais la foule l'emporte qui partage son enthousiasme et, pour un bref moment, même sa femme Marie lui retrouve l'air émerveillé qui avait su la toucher dix ans auparavant, le jour de ses noces. On s'installe. Pierre-Augustin remet ses rugueux habits du dimanche qui lui tirent la grimace. Ta sœur, où est ta sœur ? Elle s'est endormie sur le tapis du bureau lasse de toute cette agitation. Sa mère la prend sous le bras, retape sa robe chiffonnée, un coup de brosse dans les cheveux et les voilà tous les quatre face au professionnel.

C'est long... très long ! Il faut rester de marbre ; le silence est plus épais dans l'hôtel qu'il ne le sera dans l'église pour l'enterrement de cette pauvre madame Bovary. Tout le monde retient son souffle. Mais ça dure ; les sourires disparaissent ; certains ont déjà envie de lâcher une plaisanterie ou de commander un autre petit verre. Pendant ce temps, la magie opère. L'image est dans la boîte, clame André Poulet. Pour l'heure, il n'y a rien à admirer. La révélation se fera ce soir au calme dans les vapeurs de mercure qui font tousser le photographe de plus en plus profondément. C'est fini. On ressort de l'hôtel un peu déçu ; il n'y avait pas grand-chose à voir. Madame Brunaud s'enquiert du prix du souvenir et tousse aussi. Pas de bénéfice aujourd'hui ! Mais, demain peut-être... Ce sera la cérémonie pour la pauvre femme du docteur. Assurément, les gens auront soif !



De passage en Touraine, Monsieur Daguerre était arrivé la veille à l'Hôtel de France. J'avais pris grand soin à préparer sa chambre.

Ce n'est pas tous les jours, qu'un grand homme comme lui vient à Loches. Pierre, mon mari, passionné de nouvelle invention, avait lu de nombreux articles sur son invention, le daguerréotypiste.

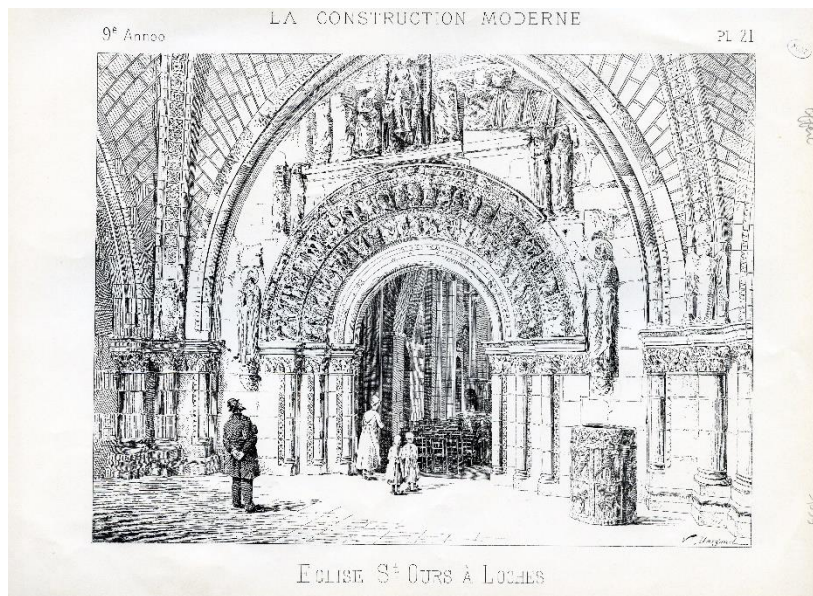


Tout ça le fascinait.... Comment pouvait-on, à partir d'une boîte en bois avec un trou de souris, comme il s'amusait à le raconter, faire une photographie... Midi sonne déjà à l'horloge dans le hall de l'hôtel, vite, il me faut préparer les enfants...notre petit Pierre dit Pierrot et Marie. Poser pour la postérité oui mais bien habillés ! Monsieur Daguerre avait installé son matériel dans la salle des repas. Mon mari avait tendu des draps et des nappes aux fenêtres...quelle idée...mais le « grand maître » de la photographie voulait un fond clair et pas de lumière directe du jour... Pierre répondait à chacune de ses demandes aux doigts et à l'œil, tellement honoré d'être promu assistant.

Le dimanche était un jour de repos...mais il y avait dans l'hôtel une agitation digne des grands jours d'affluence. De la forteresse jusqu'au bord de l'Indre, l'arrivée de Monsieur Daguerre et de son invention avait vite fait le tour de la ville. Les curieux se regroupaient déjà tous devant l'entrée rue Picois. Je suis prêt ! Ses mots avaient résonné comme une fin de récréation à l'école communale... Un dernier coup d'œil dans le miroir, je réajuste ma coiffe.

Les enfants attendent sagement au pied de l'escalier menant aux chambres, eux aussi sont hypnotisés par cette invention. Monsieur Daguerre nous installe dans son décor, Marie sur mes genoux et Pierrot sur ceux de son père. La scène est figée, le spectacle peut commencer. Surtout, ne bougez pas,...ne bougez pas...ne bou... Marie ! Pierrot ! Mon mari s'excuse, les enfants s'impatientent et gesticulent. A 6 ans et 2 ans, il n'est pas évident de rester statique, même pour la bonne cause. Le temps de pause me semble à moi aussi interminable, mais mon mari est tellement fier. Il me semble que passe une éternité...quand enfin, Monsieur Daguerre nous dit : PARFAIT !

On ne parlait plus que de cela, depuis des jours. La ville toute entière bruissait, chuchotait murmurait à l'oreille du destin, comme si prononcer tout haut ce mot, ce vocable nouveau et presque futuriste, aurait tût fait d'éradiquer dans la minute qui suit les possibilités qu'offrirait bientôt ce tout nouvel instrument. Les cafés, remplis à ras bord de messieurs de la ville et des laborieux de la campagne, le marché, plein à craquer des matrones auréolées de leur progéniture braillarde et intrépide, le parvis de l'église, noirci par les crinolines sombres et bouffantes des fidèles, tout s'enveloppait de cette petite musique du progrès et de la modernité. Les figures s'étaient enfin départies de leur austère sagesse pour laisser la place à des sourires francs et lumineux. Même Monsieur le curé, d'ordinaire froid et engoncé dans son obscur habit de ministre de Dieu, semblait soudainement entraîné par cette farandole continue de gaîté qui traînait partout où l'on mettait les pieds.



FRAD037\_7Fi0273 – Estampe, Loches, église Saint-Ours.

L'écrasante chaleur estivale résistait encore aux premiers soubresauts de l'automne lointain. Eole couvrait les environs de son souffle réconfortant, cependant que la fraîcheur de la saison morte planait irrémédiablement sur les carcasses tourangelles. En cette moitié de mois de septembre, on en avait terminé depuis longtemps avec les récoltes qui arrachaient à la terre fertile les blés dorés et gorgés de grains qui permettraient à la populace de consommer son pain quotidien. Après avoir jalousement caché les céréales dans les greniers, on s'était empressé de dépouiller

les ceps, qui venaient de fêter leurs noces d'or avec la terre friable et calcaire de la région, de leurs pépites sucrées et rougies par les rayons ardents du soleil.

Ce n'était pas la première fois que l'essor technologique s'était invité jusqu'à ces contrées pourtant relativement éloignées de la vie agitée et permissive de la capitale. Quelques années auparavant, Jean-Vincent Dopter, fervent disciple de Monsieur Daguerre en personne, avait établi ses quartiers à Tours pour trois jours afin de proposer aux ouailles des alentours une démonstration en bonne et due forme de cet appareil révolutionnaire. Grands comme petits s'étaient émerveillés de cette camera oscura miniature et portative, capable de figer sur une plaque la réalité la plus banale. Cette installation, quoiqu'éphémère, avait fait grand bruit dans la localité et le souvenir de cette exhibition persistait avec éclat dans les mémoires les plus vives. Pierre Auguste Brunaud avait manqué la rencontre avec cette marche en avant scientifique. A l'époque, lui et son épouse, Marie Julie, née Fouque Lacroix, habitaient une commune ordinaire, au nord de l'ancien fief de la Maison d'Anjou. Le trajet aurait pu être emprunté mais Madame était alors grosse, si bien qu'il était tout bonnement impensable de faire voyager la future mère. Et si Pierre brûlait de voir de ses propres yeux cette invention, il n'aurait voulu, pour rien au monde, laisser seule son épouse au moment de la délivrance.

Et puis, le vent avait tourné pour eux. Ils avaient gagné la ville, la vraie et, surtout, le couple Brunaud avait réussi à acheter l'Hôtel de France, en 1840. Bien implantés dans la vie urbaine, c'est avec bonheur et une excitation démultipliée que Pierre Auguste avait entendu les rumeurs qui circulaient de bouche en bouche en laissant traîner une oreille parmi la foule forcément bavarde. Le miracle technique reviendrait parmi eux et plus vite qu'il n'y paraissait. Cette fois-ci, l'hôtelier ne raterait pas sa chance. Il avait déroulé le tapis rouge au daguerréotypiste et à sa suite cubique de près de cinquante kilos, lui faisant miroiter tout le confort, le calme et le repos qu'il goûterait en s'installant entre ses murs. Pierre Auguste n'avait pas hésité une seule seconde à réaménager le salon rouge du rez-de-chaussée, pièce habituellement occupée par les fumeurs et constamment embrumée par les volutes épicées des bouffées de cigares. L'homme avait pris ses quartiers et son aise, toujours entouré par sa bonhomie et son sourire qui commençait à séduire bon nombre de jeunes demoiselles prêtes à se laisser aller à l'exotisme et à l'art inédit du saltimbanque. Le cliché était prévu pour ce

dimanche après-midi. La matinée était ensoleillée et tiède, parfaite pour immortaliser son passage sur cette Terre. Avant de poser pour l'éternité, il fallut remplir ses devoirs les plus élémentaires. D'abord, on se rendit à la messe, en famille. Pierre Auguste et Marie Julie, accompagnés de leurs deux enfants, un garçon et une fille prénommés respectivement comme leurs ascendants comme la coutume le voulait souvent, se rendirent à l'église la plus proche pour écouter avec assiduité le sermon du prêtre, juché sur sa chaire d'où il dominait les âmes pécheresses. Mais l'hôtelier n'avait guère la tête aux liturgies dominicales. Même Marie Julie, tout à fait pieuse et concernée par sa propre vie éternelle, semblait davantage agitée et peu prompte à prêter une oreille attentive aux paroles divines. Contrairement à leurs parents, le petit garçon et sa petite sœur se tenaient droits et sages comme des images. On les avait informés de ce qu'il se passerait dans l'après-midi. Pierre Augustin fils n'avait pas masqué sa fierté de poser en tant que membre essentiel de sa dynastie toute nouvelle. Quant à la petite Marie Julie, cette nouvelle ne l'avait que peu remuée tandis qu'elle s'amusait avec l'une de ses toupies favorites.



Anonyme ; - Daguerrotype. Portrait d'enfant (234J22)

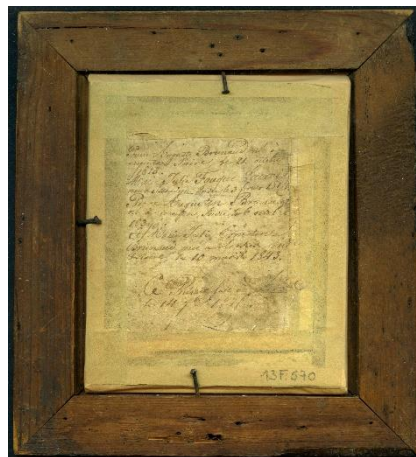
Le service achevé, Pierre Auguste et Marie Julie prirent quelques minutes pour échanger avec les locaux, leurs descendants à leur côté. Puis on se hâta de rentrer pour se sustenter grâce à un repas léger et sans fioriture aucune. Marie Julie avait réalisé le ragoût hebdomadaire d'où s'échappait une odeur revigorante. Les hommes de la maison se gavèrent de cette pleine cocotte et le fils demanda même à être servi

une seconde fois, ce qu'on lui accorda sans la moindre hésitation car on redoutait que l'enfant ne soit trop malingre.

Après une bonne sieste, les quatre membres de la famille Brunaud arrivèrent en grande pompe dans l'antre du daguerréotypiste. Bien sûr, on s'était changé. La toilette ascétique que l'on gardait pour Dieu et son adoration ne seyait guère à une photographie. Père et fils avaient opté pour leur costume de cérémonie dont la seule différence résidait dans les couleurs, plus claires, pour le petit costume du garçon. Quant à Marie Julie, elle avait choisi une robe crème émaillée de quelques motifs récurrents qui ne jurait pas avec celle de sa petite fille. Bien entendu, l'épouse n'avait pas oublié de dissimuler ses cheveux relevés en chignon sous une dentelle immaculée et finement brodée par les mains agiles de sa mère.

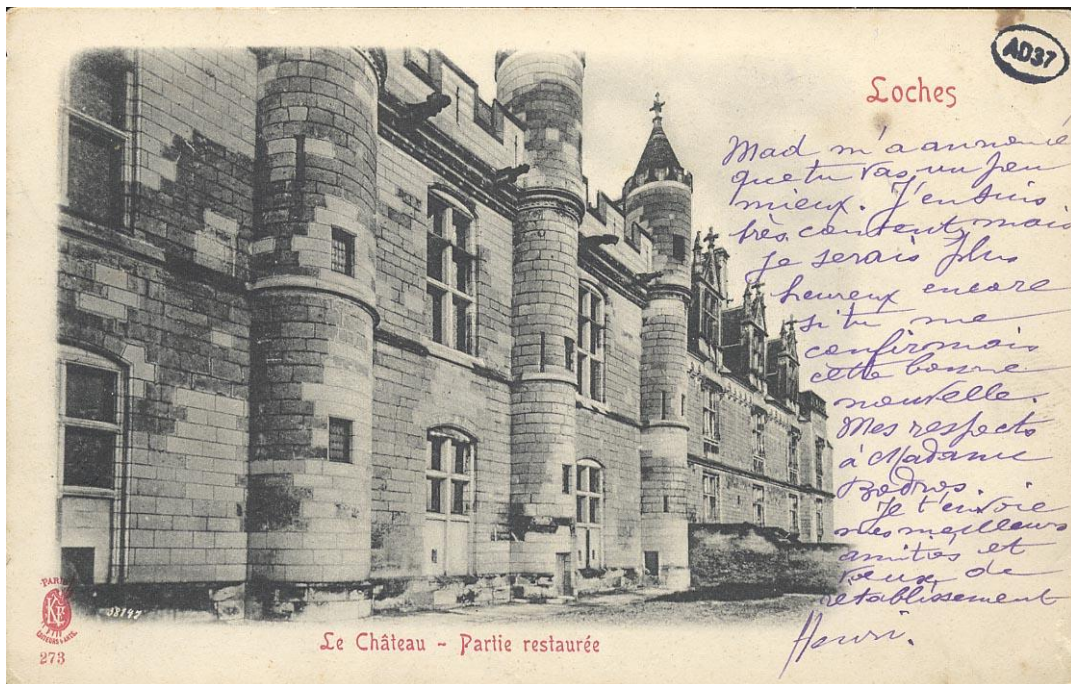
A leur arrivée dans ce qui n'était plus rien d'autre qu'un véritable atelier de photographie, le daguerréotypiste les accueillit à bras ouverts. L'individu s'était couvert de tissus plus colorés les uns que les autres, lui conférant une allure pour le moins étrange. Le petit homme replet et affable ne cessait d'aller et venir dans tous les sens, formant à sa suite un tourbillon joyeux et chaleureux. Marie Julie ne comprenait pas cet être qui s'évertuait à travailler le jour du Seigneur. Pierre Auguste avait tenté de lui présenter des arguments sérieux dans le but de dissiper sa méfiance. Que ces messieurs étaient en réalité des artistes à la vie marginale, obligés de sauter d'une localité à l'autre pour exposer leurs découvertes et faire profiter à tout le monde des dernières avancées. C'était aussi une forme de sacerdoce aux yeux de Brunaud. Quelle vie ces itinérants menaient donc ! Quotidiennement sur les routes et devant sans cesse affirmer le caractère inédit de leur trouvaille, leur pouvoir de persuasion se devait infaillible. Mais ils voyaient du pays, rencontraient du monde. S'ennuyer était sans nul doute un sentiment inconnu pour ces arpenteurs de grand chemin. Le portraitiste nomade fit installer les Brunaud l'un à côté de l'autre, derrière des tentures. Leurs enfants tout près d'eux, le fils posant sa main gauche sur le solide genou de son père et la bambine tout contre Marie Julie, ils s'immobilisèrent quelques secondes, le temps que leur image s'imprime sur la plaque. « C'est terminé ! » s'écria le daguerréotypiste en levant ses bras aux ciel. Très vite, les chérubins s'agitèrent et se précipitèrent vers la boîte à image d'où l'étrange étranger retira une plaque rectangulaire noircie. Il fallait encore la soumettre à tout un tas de réactifs et de

procédés pour révéler le fameux portrait de famille. C'est d'ailleurs ce que le photographe apporta aux Brunaud, en tout début de soirée, alors que la famille s'était réunie pour un moment de lecture collective. Il frappa vigoureusement et Pierre Auguste, tout aussi excité que son fils et son épouse, lui ouvrit dans la seconde même pour l'accueillir comme on fait entrer dans sa maison le souffle de la bonne fortune. La plaque avait révélé tous ses secrets. Dessus, on voyait distinctement les quatre membres de la famille Brunaud. C'était un véritable triomphe. Le petit Pierre Augustin demanda à plusieurs reprises à se voir car il n'en croyait pas ses yeux. Même Marie Julie, peu encline à prêter attention à quelque chose qui aurait pu s'apparenter à une diabolique ruse du Mal, due se rendre à l'évidence : c'était tout bonnement incroyable. On prit grand soin de ce rectangle épais car sa fragilité était extrême. Il aurait été plus que dommageable de briser cet unique exemplaire du portrait de famille. Et puis il n'était pas donné à tout le monde de s'acheter les services d'un daguerréotypiste. Car si le phénomène s'était bel et bien répandu en province, il demeurait cher et inaccessible à bien des bourses.



FRAD037\_13Fi0590

Pour le protéger, on le glissa dans un encadrement de bois verni qui mit en valeur le quatuor. Et c'est à la lumière déclinante du jour et sous le regard satisfait de Marie Julie que Pierre Auguste accrocha au mur de la salle à manger ce cadre, le premier de sa dynastie qu'il espérait longue et prospère. Car si fugace est la pose, le daguerréotype, lui, fait perdurer dans l'Histoire les honnêtes gens.



Lundi 15 Septembre 1845, Loches

Mon amie si lointaine, ma sœur de cœur, mon Elisabeth du bout du monde,

Depuis combien de temps es-tu partie mon amie ? Ça me paraît un siècle déjà, pourtant il me faut raisonner et me souvenir de ce jour funeste où nous nous sommes dit « Adieu » pas pour toujours... Pas pour toujours, je l'espère. J'aimerais tant t'avoir à mes côtés, tu me manques horriblement, affreusement, éperdument. Il me faut sécher ces larmes qui coulent d'elles même dès que je songe à toi, à ce Brésil si lointain, à ce monsieur Fourier et ses utopies, à ton mari (fou de l'avoir écouté), à ce monsieur Mangin (à qui je dois de pouvoir t'écrire tout de même !) Fi, il me faut rester gaie et optimiste puisque nous allons bien, tous ! Que les affaires de monsieur Brunaud se portent à merveille depuis que le commerce s'intensifie et que les denrées viennent de toutes parts comme par magie ! L'hôtel est plein de mars à novembre sans désemplir, notre bonne ville jouit d'une excellente réputation. L'air y est sain, l'histoire présente à chaque pas ou presque, et nos grands hommes tel La Fayette ou encore mieux De Vigny qui en imposent par leurs vies, et leurs écrits, quelle merveilleuse publicité que celle-ci ! Ça y est, je m'égare ! Pardonne-moi mon aimée, j'ai tant à te



dire, tant de choses entendues, tant de choses vues, tant de choses lues ! Je ne sais par où commencer !

Je ne sais si, dans ta jungle amazonienne, tu as accès à la presse mondiale ? Mais ici, nous venons d'apprendre la venue du grand cirque « Barnum » en Europe, si si, ma chère ! « Barnum » avec en vedette le fameux « Général Tom Pouce » ! Les enfants attendent avec fébrilité ce spectacle, nous savons de source sûre que le cirque s'arrêtera en France pour quelques dates. Monsieur Brunaud m'a promis que nous monterions, avec lui cette fois-ci, à la capitale, malgré ses affaires et ses amis Parisiens à voir, pour que nous puissions en profiter, c'est un amour de mari et le meilleur des pères.

J'ai enfin fini de lire « Les mystères de Paris » d'Eugène Sue et je rejoins là monsieur Dumas, les derniers tomes sont de moindre qualité, mais quel homme ce Rodolphe tout de même ! Te dire aussi que je me suis prise de toquade pour monsieur Poe depuis la lecture de son dernier roman « L'inhumation prématurée », quelle peur ai-je éprouvé alors, et comme je redoute l'heure de mon trépas, s'il en fut, mon cœur s'emballa encore juste à l'énoncer. Cela me ramène à cet épisode, t'en souviens-tu ? De ce monsieur Betham dont nous avons lu toute deux la dernière aventure. Quel effroi nous avait-elle donné ! T'en souviens-tu ? Et quelle idée saugrenue tout de même ! S'inviter soi-même à son banquet d'adieu, obliger ses hôtes à manger en présence de son squelette, de quoi couper le plus bel appétit ! Le mien tout du moins, c'est certain !

Sais-tu ce que nous avons fait hier ? Tu me sais si peu aventureuse, je vais t'étonner. Que je te raconte avec force de détails cette épopée. Nous nous sommes parés de nos plus beaux habits, je suis allée m'acheter une belle coiffe pour l'occasion, monsieur Brunaud s'est fait tailler la barbe, petit Pierre et petite Marie aussi se sont fait jolis, car nous sommes allés nous faire « immortaliser » comme l'a dit avec emphase le daguerréotypiste.

Oui, ma chère amie, voilà un nouveau procédé fort magique !

Je t'avoue, tout le long du chemin jusqu'à la place, je me demandais à quelle sauce j'allais être mangée. Je me posais mille questions et n'avait que très peu de réponses.

Nous croisions quelques amis et voisins, ils nous narraient par le détail leur expérience, certains réjouis et d'autres encore sous l'effet de la surprise, un peu pantois, un peu déboussolés, surtout les dames. Plus nous approchions de la foire, plus petit Pierre devenait intenable, criant presque à chaque pas, abandonné tout entier à l'exaltation, plus moi, je faisais de petits pas comptés, presque en recul. La peur, l'appréhension et tous ses visages connus et reconnus que nous croisions s'entremêlaient, parfois souriants, parfois blafards. Le bruit devenait cacophonie, assourdissant, la tête me tournait. Je sentais une sueur froide me parcourir la nuque. J'essayais de me raisonner, sans résultat, j'en tremblais. Petite Marie dont je tenais la main me lançait des regards éperdus, elle ne comprenait pas et semblait au fur et à mesure que nous avancions prendre peur elle aussi. L'angoisse est contagieuse et j'infectais sans le vouloir ma douce petite fille.

Nous approchions de l'estrade surélevée où officiait le daguerréotypiste. La foule se bousculait, tous voulaient voir de près cet instrument bizarre. Ça jouait du coude, ça ruait, ça grondait comme un essaim de guêpes, et la peur me tétanisait, je serrais bien trop fort les doigts de petite Marie, elle pleurait dorénavant, de douleur et de cette angoisse enfantine qui nous étreignait toutes deux. Déjà monsieur Brunaud et petit Pierre prenaient la file d'attente, le sourire aux lèvres, les yeux agrandis par l'aventure qui les attendait. Comme il est drôle de penser que chacun ne ressent pas les mêmes sentiments pour une même expérience. Petite Marie et moi-même étions totalement défaites et eux riaient et piaffaient d'impatience.

L'officiant devenu bonimenteur, haranguait la foule, lui vantait son invention, lui montrait les portraits affichés, lui vendait du rêve à bon marché. Il convertissait les plus béotiens d'entre nous en fervents et impatients clients. La file d'attente s'allongeait jusqu'au milieu de la place à présent. Monsieur Brunaud me faisait des signes désespérés, je me pris à penser qu'il se noyait sous le flot continu des badauds curieux et des chalands fébriles, pensée fugace et dérangeante. L'oppression m'appuyait sur la poitrine, je respirais avec difficulté. Petite Marie pleurait à présent à gros sanglots ; je la pris dans mes bras et forçai ce mur compact d'humains pour rejoindre mon époux au plus vite. Essoufflée, presque pantelante, je m'agrippai à son bras comme une naufragée, presque noyée.

Il me prit alors par la taille, et son sourire empli de douceur m'apaisa aussitôt ; comme il est bon d'avoir une épaule compatissante et solide pour se reposer. Le brouhaha emplissait toujours ma tête, je ne savais pas si je devais rire ou pleurer, m'exalter ou m'enfuir. Petite Marie, calmée, souriait à présent ; ses larmes rougissaient encore ses petites joues, mais ses yeux étincelaient du bonheur de voir son père et son frère. L'officiant, alors, leva le rideau de velours cramoisi tendu en fond de scène et nous vîmes enfin, dans un silence attentiste, l'objet de notre curiosité. Il y avait en fond, une toile tendue peinte, où s'égaillait un ruisseau ombragé d'un saule pleureur, juste devant deux fauteuils crapauds recouverts d'un velours vert sombre et là... trônant sur ses trois pattes frêles comme des roseaux, une boîte en bois recouverte d'un voilage noir. Nous retenions tous notre souffle, on aurait pu entendre une feuille tomber.

Arriva enfin l'homme de la situation, le daguerréotypiste, grand échalas fait tout en jambe et bras ; cela le rendait arachnéen, sa moustache en guidon de vélo donnait l'impression qu'il souriait sans fin, ses yeux noirs semblaient engloutir la lumière. En bras de chemise, les brassards relevant ses manches pour plus d'aisance, on sentait juste à le voir, que l'homme avait du métier et s'y connaissait fort bien en sa science. Spectateurs dans l'expectative nous suivions ses gestes élégants et plein d'emphase : on aurait dit un ballet, il occupait tout l'espace et toutes les attentions. Il convia d'un geste de la main les premiers de la file à le suivre. Intimidés et hésitants, voilà notre famille de boulangers lochois entre les mains de l'homme de métier, il les accompagnait du geste et du verbe, les installait chacun, et leur demandait instamment de ne plus bouger du tout. Tous nous retenions notre souffle, l'homme s'installait sous le voile noir. Des secondes et des secondes sans un bruit, tous aux aguets, le boulanger et sa petite famille ne bougeaient pas d'un pouce, sourire figé tenant presque de la grimace tant le temps durait, des minutes sans qu'aucun bruit ne vienne ternir l'instant. J'observai l'assistance, tous avaient les yeux rivés sur le dos de l'homme, tous étaient obnubilés par cette vision, chacun s'était figé. Puis d'un coup, il fit un grand geste tout en criant sous son voile, STOP ! Tous nous avons le même réflexe de recul, comme si nous nous réveillions d'un profond sommeil. Toute la tension du moment redescendait d'un coup, j'entendais des éclats de rire, de voix, des bruissements de crinolines, des frottements de pieds sur le gravier, tout était redevenu normal.

Patiemment nous attendions notre tour, la file d'attente s'étiolait doucement, les premières minutes de découvertes passées, les badauds s'en retournaient vers d'autres allées, vers d'autres achalandages. Il était quinze heures, il faisait chaud encore en cette fin d'été. Vint enfin notre tour, l'homme comme aux autres nous présentait les fauteuils, puis nous nous installions : monsieur Brunaud avec petit Pierre sur les genoux et moi tenant ma petite Marie sur les miens. Je n'eus pas la force de sourire pendant des minutes entières, j'eusse eu bien trop peur d'en souffrir, alors je préfèrai rester telle que je suis, calme et pondérée (tu me connais!). Monsieur Brunaud toujours sérieux fixait la boîte avec un air sévère, les enfants étaient beaucoup plus naturels que nous autres, il faut bien l'avouer. Retenir son souffle est un exercice que je ne pratique jamais, et comme il me fut difficile à cet instant, je te le promets. Enfin le daguerréotypiste, nous fit signe que s'était terminé ! Et, tout en serrant la main de monsieur Brunaud de nous dire que nous étions alors, « immortalisés pour la postérité », ouf... je n'en demandais pas tant ! L'expérience fut rude pour ma part, je le reconnais. Il nous fallut encore patienter quelques heures pour voir enfin notre image. Et comme je fus surprise du résultat ! Cette image de nous en famille me réjouit au plus haut point ! Et je te promets que d'ici quelques temps, tu recevras un daguerréotype de nous ! Monsieur Brunaud ne sait rien me refuser et me l'a déjà promis, je t'enverrai instamment notre portrait pour que tu puisses me voir en mère de famille comblée.

Je t'embrasse mille fois, autant de larmes versées à te laisser sur ces quelques mots. J'aimerais tant que tu sois là encore, je sais, c'est égoïste de penser ainsi, mais tu me manques tellement mon amie.

Promis, je t'écrirai encore le mois prochain, j'aurai sûrement d'autres aventures à te narrer, porte-toi bien, protège toi de ces insectes que l'on dit immenses, de ces bêtes sauvages que l'on ne rencontre que là-bas. Et n'oublie jamais que je suis là, à t'attendre, à t'espérer toujours.

Ton indéfectible amie Marie.